

Arthur Rimbaud

Partir

*L'auteur et l'éditeur sont infiniment reconnaissants
à Ernest Pignon-Ernest de les avoir autorisés
à utiliser son Rimbaud pour la couverture de ce livre.*

COUVERTURE

Réalisation : Mallory Kwiat

Image de la première de couverture :

Ernest PIGNON-ERNEST,
installation « Rimbaud, Paris-Charleville » entre Paris et Charleville,
repris d'un cliché de Carjat (1978) © Ernest PIGNON-ERNEST.

LE PHOTOCOPILLAGE MET EN DANGER L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE
DES CIRCUITS DU LIVRE.

*Toute reproduction, même partielle, à usage collectif de cet ouvrage est strictement interdite
sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mars 1957, code de la propriété intellectuelle du
1^{er} juillet 1992).*

© Calype Éditions

www.calype.fr

ISBN : 978-2-494178-26-7

ISSN : 3075-0105

Pierre Brunel

Arthur Rimbaud

Partir

DESTINS

INTRODUCTION

Je cherchais un sous-titre pour le présent essai quand, en lisant le livre d'Olivier Barbarant, *Je ne suis pas Victor Hugo*, j'ai retrouvé cette citation de René Char : « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! » C'est le titre d'un des poèmes en prose, ainsi que la première phrase du premier et du troisième paragraphes. Pour Char, « cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la vie d'un homme ! », et il ajoutait pour terminer :

« Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi. »

Ce poème, d'abord publié dans les *Cahiers d'art* en 1947, avec une photographie de Rimbaud, est le troisième de « La Fontaine narrative », intégré à un ensemble, *Le Poème pulvérisé*, publié en cette même année 1947 aux éditions Fontaine, avec une gravure d'Henri Matisse pour les exemplaires de tête. On le retrouve dans le volume des *Œuvres complètes* de

René Char. Pour lui, seul importait « Rimbaud le Poète », et sans nul doute ce poète était toujours là, même si après 1875, l'année de ses vingt et un ans, il avait cessé d'écrire, sinon de nombreuses lettres et quelques documents.

Ce verbe, partir, est riche de sens, et en particulier dans le cas d'Arthur Rimbaud. En août 1870, alors que, né le 20 octobre 1854, il n'a pas encore seize ans, il fait une fugue, renouvelée un mois plus tard, comme s'il obéissait à une exigence intérieure : partir. Dans des circonstances différentes, il part au moins deux fois en 1871 pour Paris, ce qui ne lui avait valu qu'une arrestation et une incarcération l'année précédente. Contraint de regagner sa ville natale, Charleville, au printemps 1872, il retrouve quelques semaines après, à Paris, celui qui est devenu son compagnon, Paul Verlaine; il décide brusquement, le 7 juillet, de partir pour Bruxelles avec lui. De la Belgique ils s'embarqueront pour l'Angleterre, arrivant à Londres en septembre de la même année. Leur séjour va être interrompu par des incidents divers jusqu'à une violente querelle entre eux qui éclate le 3 juillet 1873, et se renouvelle, plus grave encore, à Bruxelles quelques jours plus tard, le 10 juillet. Après la condamnation et l'incarcération de Verlaine, Arthur va revivre quelque temps en famille dans les Ardennes, mais

plutôt seul parmi les siens, le temps de ce qu'il appellera « une saison en enfer » (l'été 1873).

Après la sortie de presse au mois d'octobre de cet ouvrage, le seul qu'il ait fait publier lui-même, ainsi que trois ou quatre poèmes, il a hâte de revenir en Angleterre, où il passe quelques mois en 1874. Puis il décide d'aller perfectionner son allemand à Stuttgart, au début de l'année 1875. Verlaine libéré viendra l'y rejoindre, mais très peu de temps, car une nouvelle querelle éclate entre eux et ils ne se reverront jamais.

Partir seul n'est pas quelque chose qui effraie Rimbaud et, dans la suite de cette année 1875, après ce qu'on peut considérer comme un adieu à la poésie, il entreprend de nombreux voyages, de plus en plus complexes, accumulant les repartirs : en Italie, en Hollande où il s'engage pour une campagne militaire à Java, brusquement et volontairement interrompue, de nouveau en Allemagne et peut-être même en Suède, à Alexandrie, à Chypre, à Aden et à partir d'Aden à Harar, en Abyssinie et en Égypte. Il rêvait d'aller en Inde, en Extrême-Orient et dans cette sorte de bout de l'Afrique qu'était pour lui Zanzibar, un nom dont les syllabes tournaient dans sa tête et sous sa plume. La maladie allait mettre un terme à ses aventures en terre africaine et le contraindre à regagner la France. Mais la veille même de sa mort prématurée

à Marseille, le 9 novembre 1891, dans l'hôpital de la Conception où il avait été amputé d'une jambe le 22 mai précédent, à la suite d'un cancer, il envisageait encore un nouveau départ placé sous le signe d'Aphinar, un nom qui ne peut nous apparaître que comme signifiant « sans fin ».

Traiter la vie de Rimbaud sous le titre « Partir », c'est donc inévitablement envisager l'Œuvre-vie, pour reprendre le titre du beau volume dirigé par Alain Borer et publié par les éditions Arléa en 1991 pour le centenaire de la mort d'Arthur Rimbaud. Œuvre, vie, les deux sont inséparables, depuis un départ précoce dans l'écriture jusqu'à une interruption volontaire, d'autant plus qu'elle a été rendue nécessaire par des départs dans le monde de plus en plus lointains et indéfiniment renouvelés.

L'un des derniers poèmes de Rimbaud, dans *Les Illuminations*, s'intitule « Départ », et s'achève sur ces mots :

« Départ dans l'affection et le bruit neufs ! »

Son œuvre, comme sa vie, peut être placée sous le signe de ce « partir » que la mort même n'interrompt pas.

1

LE DÉPART DANS LA VIE

L'ENTRÉE

DANS UNE FAMILLE MAUDITE ?

ARTHUR : ce prénom est devenu mythique, et peut-être moins pour nous aujourd'hui parce que c'était le héros d'un cycle médiéval (le roi Artus ou le roi Arthur), qu'à cause du jeune poète qui nous est devenu si cher qu'a pu se constituer ce qu'un grand maître de la Sorbonne, René Étiemble (1909-2002), a appelé *Le mythe de Rimbaud*. Ce prénom n'a pas été retrouvé dans l'arbre généalogique d'Arthur Rimbaud, et on a pu s'étonner qu'il ne soit que le troisième sur l'acte d'état civil où fut enregistrée, le 20 octobre 1854 à cinq heures du soir, à la mairie de Charleville, dans le département des Ardennes, la naissance de JEAN NICOLAS ARTHUR RIMBAUD. Il était né ce même jour à six heures du matin.

Mais précisément, c'est le troisième prénom qui comptait alors. Ainsi, M^{me} Rimbaud mère, dont le prénom usuel était Vitalie, portait trois prénoms dans l'acte d'état civil où elle était inscrite comme Marie Catherine Vitalie Cuif. Jean et Nicolas étaient plutôt des prénoms anciens dans la famille

du grand-père Cuif, et Arthur en héritait, comme son frère Frédéric, son aîné d'un an, d'autant plus que c'était ce grand-père maternel qui s'était rendu à la mairie pour la déclaration de naissance d'Arthur. C'était également lui qui, devenu veuf, hébergeait alors sa fille et ses petits-enfants dans l'appartement qu'il avait loué au 12 de la rue Napoléon, devenue aujourd'hui rue de la République.

Ce 20 octobre 1854, le père n'était pas là, et déjà l'on pourrait placer la naissance d'Arthur sous le signe de « partir ». Ce militaire de carrière, né à Dole, dans le Jura, le 7 octobre 1814, portait le même prénom que son fils aîné Frédéric. Il avait épousé Vitalie Cuif le 8 février 1853, à Charleville. L'année suivante, il se trouvait à Lyon en garnison. La guerre de Crimée, à laquelle il participa de mars 1855 à juin 1856, puis différentes affectations dans des villes différentes en France, allaient l'éloigner encore davantage de sa famille. Ses rares passages à Charleville, et un séjour de M^{me} Rimbaud près de lui à Sélestat, furent à l'origine de la naissance de trois autres enfants : en 1857, une première Vitalie, qui s'éteignit au bout d'un mois; le 15 juin 1858, une seconde Vitalie, qui laissera un journal après son décès le 18 décembre 1875, à l'âge de dix-sept ans; le 1^{er} juin 1860, Isabelle, qui veillera sur Arthur dans les derniers mois de sa vie et a

laissé des souvenirs réunis et publiés sous le titre *Rimbaud mourant*.

Arthur Rimbaud se sentira membre d'une « famille maudite ». C'est le titre d'un de ses poèmes signé « R », qui a été retrouvé à l'occasion d'une vente en 2004, et qui est la première version d'un autre poème intitulé « Mémoire », signé « A » sur le manuscrit. À la date où il les a écrits, sans doute en 1872, il se sentait pris entre deux identités, correspondant à ces deux signatures. L'initiale du nom de famille, R, laisse à penser que la malédiction est venue du père, « dispar[aisant] par-delà la montagne », « tandis qu'« Elle » » – la mère – « toute/Folle, et noire, court après le départ de l'homme! ». Parti, et parti à jamais. C'est le A d'Arthur qui tend à s'imposer dans la seconde version du poème, mais pour désigner la victime de ce drame conjugal, le fils se sentant condamné à l'impuissance d'une « barque immobile », d'un « canot toujours fixe », le contraire du « Bateau ivre » dont il lui est arrivé de rêver.

Le verbe « partir » s'impose donc déjà quand on pense à la vie de ce père, militaire que sa carrière avait d'abord conduit en Algérie, de 1841 à 1850. Après son mariage en 1853, il n'avait fait que des apparitions à Charleville dans le foyer conjugal et, après la naissance du dernier enfant, la petite

Isabelle, en 1860, il avait, semble-t-il, délibérément choisi de quitter le ménage.

C'est alors que, le grand-père Cuif étant décédé en 1858, M^{me} Rimbaud déménagea avec ses enfants au 73, rue Bourbon, dans un quartier populaire de Charleville qu'évoquera Arthur dans un poème intitulé « Les poètes de sept ans », se souvenant de cet âge qu'il avait juste après le départ de son père, alors qu'il « suait d'obéissance » sous l'autorité de la mère dévote, et rêvait déjà lui aussi de départs, là « où luit la liberté ravie ».

Ce père absent, Arthur ne le reverra jamais et il sera lui-même au loin, en Italie, quand le capitaine Rimbaud mourra le 17 novembre 1878 à Dijon, sa ville natale où il avait voulu vivre une nouvelle vie. Ce même jour, Arthur venait d'arriver à Gênes, et il allait s'embarquer pour Alexandrie sans être au courant de ce deuil.

Partir, partir, toujours sans savoir, et en tout cas toujours sans faire allusion à ce décès dans ses lettres suivantes, c'est ce qui ne laisse pas d'être étrange. Et pourtant il pensera à ce père définitivement absent quand en Afrique, dans une lettre écrite à Harar le 15 février 1881, il demandera qu'on lui envoie le dictionnaire arabe et les papiers en arabe que le capitaine avait laissés dans le domicile conjugal.

Après un nouveau déménagement, M^{me} Rimbaud fit inscrire en octobre 1861 ses deux fils dans une école privée, l'institution Rossat, un établissement qui, selon un rapport administratif de l'époque, manquait d'espace et d'air. Arthur était alors l'enfant de sept ans, qui souffrait déjà de l'autorité de sa mère dévote et de l'enfermement dans Charleville. Il allait se révéler un très bon élève et, parmi les livres qui lui furent offerts aux distributions de prix, plusieurs évoquaient des voyages, et même *Les Robinsons français* et *Le Robinson de la jeunesse* (c'étaient leurs titres).

Frédéric et Arthur étaient l'un et l'autre en sixième en 1865 quand, après les vacances de Pâques, leur mère décida de les retirer de l'institution Rossat pour les inscrire au collège municipal, qui accueillait d'ailleurs de nombreux séminaristes et était établi place du Saint-Sépulcre, dans un ancien couvent. Les deux frères firent ensemble leur première communion l'année suivante, toujours à Pâques, et on a conservé la photographie de ce « grand jour », où Frédéric est debout, Arthur assis, en enfant sage. Mais il semble qu'il ait perdu la foi, plus tard, en classe de troisième.

Est-ce dans cette classe qu'il a écrit ses premiers poèmes, comme croyait se le rappeler Ernest Delahaye (1853-1930), l'un de ses anciens camarades de collège, dans l'un des livres qu'il lui a

consacrés ? Arthur avait déjà manifesté son besoin d'écrire dans un cahier d'écolier qui a été conservé, qu'on appelle le « Cahier des dix ans », mais qui est sans doute postérieur à ses dix ans.

Par la suite, sa pratique des vers latins, alors usuels dans les exercices scolaires, lui a valu plusieurs prix de l'académie de Douai, dont dépendaient les établissements de Charleville. Il eut même l'audace, en 1868, d'envoyer une lettre en soixante vers latins à Louis, le petit prince impérial qui faisait cette année-là sa première communion. Si l'on en croit Delahaye, il détestait pourtant déjà Napoléon III, mais il avait été sensible à la libération d'Abd el Khader en octobre 1852, le nouveau Jugurtha, et à l'histoire de cette Algérie où avait combattu son père. Et il avait traduit l'invocation à Vénus dans le *De natura rerum* de Lucrèce, cette déesse née de l'Océan vers lequel il se sentait déjà si attiré. Elle reparaitra dans le troisième des poèmes en français qu'il enverra le 24 mai 1870 à Théodore de Banville avec pour titre « *Credo in unam* » en latin (je crois en une seule [déesse]), et qui deviendra « Soleil et chair » dans ce qu'on appelle les *Cahiers de Douai*.

Entré en classe de première ou, comme on disait alors, de rhétorique, en octobre 1869, il s'était fait remarquer par ce qui est considéré comme son premier grand poème en français, « Les Étrennes

des orphelins ». S'agissait-il d'un exercice, de vers français cette fois, contrôlé par le professeur de lettres, M. Feuillâtre, ou d'une création libre et spontanée ? Le poème sent encore l'école, il rappelle la manière de Marceline Desbordes-Valmore et de François Coppée, de Victor Hugo surtout dans « Les Pauvres Gens ».

Ce n'est pas un hasard si ce poème de Hugo, qui appartient à la seconde série de *La Légende des siècles* et qui avait paru dans *La Revue pour tous* le 5 septembre 1869, avait en quelque sorte servi de modèle à Arthur et lui avait donné l'idée de communiquer « Les Étrennes des orphelins » à cette même revue, qui paraissait tous les dimanches et à laquelle sa mère était peut-être abonnée. Un message concernant son envoi parut dans le numéro du 26 décembre 1869. Il était favorable, mais on lui demandait des coupures et une correction – ce qu'il fit.

Certes, Arthur n'était pas un enfant « sans mère », comme les deux orphelins qui venaient de perdre la leur sans d'ailleurs s'en être rendu vraiment compte :

« Plus de mère au logis ! - et le père est bien loin ! »

Ce départ du sien, à coup sûr, lui avait donné le complexe de l'orphelin. Et, pour le surmonter, le mieux était peut-être de partir à son tour.

2

L'ANNÉE 1870

DOUBLE DÉPART

La publication des « Étrennes des orphelins » dans *La Revue pour tous*, le 2 janvier 1870, est comme le point de départ de ce qui aurait pu être une carrière d'écrivain. Deux autres de ses poèmes, très différents l'un de l'autre, paraîtront en revues dans la suite de cette même année. L'un, « Trois baisers », fut publié dans une revue satirique, *La Charge*, le 13 août : c'est une suite de huit quatrains plutôt coquins, où l'on a voulu voir cette fois une parodie de poèmes de Victor Hugo comme « Elle était déchaussée, elle était décoiffée » dans *Les Contemplations*. L'autre, devenu beaucoup plus célèbre, « Le Dormeur du val », daté d'octobre 1870, est un sonnet évoquant, dans « un trou de verdure », un « soldat jeune », « étendu dans l'herbe » où il semble dormir. Mais il a été blessé à mort, car « il a deux trous rouges au côté droit ». Il semble que ce poème ait été publié par un journal local, *Le Progrès des Ardennes*, dans un numéro de novembre 1870 qui malheureusement n'a pas été retrouvé.

Mais, en cette année 1870, l'adolescent eut des projets de publication plus importants qui restèrent alors inaboutis. Le troisième des poèmes qu'il adressa le 24 mai à Théodore de Banville, « *Credo in unam* » [Je crois en une seule déesse], avec l'espoir de le voir publié dans *Le Parnasse contemporain*, n'y parut jamais. Et l'ensemble des poèmes contenus dans ce qu'on appelle les *Cahiers de Douai* resta en dépôt chez le poète Paul Demeny, à qui il les avait confiés quand il quitta cette ville le 1^{er} novembre. Miraculeusement conservés, et sans qu'il le sache, ils ne seront publiés que peu de temps avant sa mort, en novembre 1891.

Dans l'un et l'autre cas, ce vrai départ en poésie est fortement lié à l'entrée dans sa vie de collégien d'un professeur exceptionnel, Georges Izambard (1848-1931). Âgé seulement de vingt et un ans et venant de cette ville de Douai où il avait Paul Demeny comme ami, il fut nommé à Charleville au début de l'année 1870, remplaçant au pied levé le professeur principal de la classe de rhétorique, l'actuelle première, Jules Feuillâtre, qui bénéficiait d'un long congé pour raison de santé. Il prit un logement au premier étage du 21 cours d'Orléans, dans le quartier dit « Les Allées » – là où ce qui restait de la famille Rimbaud avait habité quelque temps, où Arthur revenait volontiers et où il était

généreusement reçu et conseillé par son nouveau professeur de lettres.

Le maître et l'élève avaient la passion de la poésie. Izambard contribua à la développer encore davantage en Arthur Rimbaud tant par son enseignement que par leur relation cordiale. Il n'hésitait pas à le corriger quand il le jugeait nécessaire. Ainsi à la fin d'un poème, « À la Musique », où Arthur évoquait la place de la gare, à Charleville, et les « alertes fillettes » qui éveillaient en lui le désir, Izambard lui suggéra de remplacer le dernier vers « Et mes désirs brutaux s'accrochent à leurs lèvres » par celui, plus délicat, qui fut finalement retenu : « Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres. »

Le deuxième des trois poèmes envoyés à Banville, « Ophélie », évoquant « La blanche Ophélia flott[ant] comme un grand lys », sur « l'onde calme et noire » où elle s'est suicidée par amour pour Hamlet, avait pour source la tragédie de Shakespeare dont Izambard avait recommandé la lecture à ses élèves pour « un sujet de vers latins en classe ». C'est lui-même qui l'a rapporté dans un livre, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, publié en 1946 et rassemblant des textes qu'il avait écrits et quelquefois révélés avant sa mort en 1931. Déjà dans un article du *Mercure de France*, le

16 décembre 1910, il avait évoqué « Arthur Rimbaud rhétoricien ».

On peut donc retrouver bien des traces de l'enseignement et de l'influence d'Izambard dans l'œuvre de Rimbaud au cours de cette année 1870. D'un côté il y a le devoir où l'élève avait dû rédiger une lettre imaginaire de Charles d'Orléans au roi Louis XI, le priant de sauver François Villon qui risquait d'être condamné à la potence. Et parallèlement Rimbaud, en poète cette fois, lui avait fait lire les vers que cela lui avait inspirés, « Bal des pendus », jouant avec le titre sous lequel est connu le poème de Villon, « Ballade des pendus ».

Le véritable point de départ de la poésie de Rimbaud est, plus que « Les Étrennes des orphelins », un poème sans titre, écrit quelque temps après, au printemps de l'année 1870. C'est le premier des trois poèmes qu'il a envoyés à Théodore de Banville le 24 mai 1870. Il le reprendra au cours de la même année, à peine modifié, et inséré dans les *Cahiers de Douai*, avec cette fois le titre : « Sensation ».

Dans l'une et l'autre version, le premier verbe est « J'irai », et à lui seul il affirme une intention très ferme, ce départ qui correspond au vœu d'un adolescent, mais qui s'affirmera comme étant celui de toute une vie. Ce poème est un poème d'amour, et même d'amour infini, où le marcheur veut aller

« loin, bien loin comme un bohémien / Par la nature
– heureux comme avec une femme ».

Ce n'est pourtant pas vers la campagne qu'allait partir Arthur au moment des grandes vacances en cette année 1870 qui fut celle de la guerre franco-prussienne, déclarée le 19 juillet. Au début du mois d'août, son frère Frédéric était parvenu à suivre, en tant qu'enfant de troupe, un régiment en partance pour la frontière. Arthur ne supportait plus de rester dans Charleville, devenue « prudhommesquement spadassine », comme il l'écrivait le 25 août dans une longue lettre à Izambard. Celui-ci avait regagné sa ville de Douai. Il n'était même plus question de partir pour la campagne, d'aller « dans les sentiers, / Picoté par les blés, fouler l'herbe menue », comme Arthur le suggérait dans le premier poème du printemps adressé en mai à Théodore de Banville. « Je suis dépaycé », écrit-il à son professeur en ce 25 août, « j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries enfin ». Et c'est seulement à l'automne qu'il écrira le sonnet intitulé « Ma Bohème ». Entre temps, il avait fallu faire pour ce départ un autre choix, que pourtant Izambard lui avait déconseillé : aller à Paris, en quittant la maison maternelle. « J'ai fait ce tour le 29 août », lui écrira Arthur Rimbaud le 5 septembre,

l'appelant au secours après l'échec sinistre de cette entreprise.

Arrivé à Paris, non pas par l'habituelle gare de l'Est alors appelée gare de Strasbourg, mais, en raison de l'occupation prussienne, avec un retard de deux jours, par la gare du Nord, il n'avait pas payé le supplément du ticket (treize francs). Il avait donc été arrêté au contrôle, conduit à la préfecture de police et de là, étant considéré comme « sans domicile ni moyen d'existence », au dépôt puis à la maison d'arrêt cellulaire de Mazas, sur l'actuel boulevard Diderot.

Il est douteux qu'il ait pu écrire en prison le sonnet sans titre, évoquant les guerriers d'autrefois morts pour la République, même s'il l'a daté de Mazas, 3 septembre 1870. Du moins a-t-il pu le 5 septembre faire parvenir à Izambard un message pour l'appeler à l'aide et réussir à le libérer avant le jugement. Entre ces deux jours avaient été déclarées la capitulation et la déchéance de Napoléon III – ce qui sans doute facilita les choses, d'autant plus que M^{me} Rimbaud mère avait alerté le professeur.

Celui-ci, à qui le directeur de Mazas avait lui-même adressé un message, envoya les treize francs qui étaient l'objet du litige, obtint la libération de son élève, et puisque la voie n'était pas libre pour rejoindre Charleville, il l'accueillit à Douai dans la maison du 27 rue de l'abbaye des

Prés, où il vivait avec deux des trois sœurs Gindre qui l'avaient élevé après la mort prématurée de sa mère et qu'il considérait comme ses tantes.

Furent-elles pour Arthur ces « chercheuses de poux » qu'il évoquera plus tard dans un sonnet où viennent près du lit de l'enfant « deux grandes sœurs charmantes / Avec de frêles doigts aux ongles argentins » ? Toujours est-il qu'il fut accueilli avec affection, qu'il allait bénéficier de la bibliothèque de cette maison et même enrichir sa propre production poétique.

M^{me} Rimbaud, qui aurait pu se sentir rassurée, réclamait avec autorité le retour de son fils cadet dont le départ l'avait scandalisée. N'était-il pas mineur ? Pouvait-elle faire une totale confiance à ce professeur avec lequel elle avait eu maille à partir au cours de l'année scolaire, quand il faisait lire à Arthur ce Victor Hugo qu'elle haïssait ?

Elle lui écrivit, et Izambard dut s'exécuter et reconduisit l'adolescent à Charleville, où l'un et l'autre furent mal accueillis. Et quand, au mois d'octobre, Arthur récidiva, passant par la Belgique pour retrouver Douai où Izambard était absent le jour de son arrivée, celui-ci le reçut moins chaleureusement qu'en septembre et crut devoir prévenir le commissaire de police.

Sans doute, à cette date, Arthur avait-il recouvré une partie de sa liberté, après de rudes épreuves, et

il venait de traverser la Belgique seul, en allant jusqu'à Bruxelles. Il avait fait l'expérience de « Ma Bohème ». Mais le sous-titre de ce sonnet, « Fantaisie », incite à demeurer dans le domaine du rêve, et même d'un rêve ancien, puisque le poème est au passé dès les premiers vers. :

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal.

Il était parti, et il a dû revenir. C'est encore un rêve que le sonnet « Rêvé pour l'hiver », écrit « en wagon, le 7 octobre 1870 » et dédié « À ***Elle », une inconnue sans doute elle-même rêvée. Le voyage « dans un petit wagon rose/Avec des coussins bleus », où « Un nid de baisers fous repose/Dans chaque coin moelleux », n'aboutit qu'à la recherche d'un baiser illusoire, comme l'étaient peut-être ceux des serveuses de Charleroi dans « Au Cabaret Vert » et « La Maline », deux autres sonnets du même recueil qu'Arthur avait laissé à Douai, le confiant à Paul Demeny, avec l'espoir d'une publication qu'il allait interdire l'année suivante et qui, malgré lui, devait paraître, avant d'être suspendue, à la veille de sa mort en 1891.

La lettre adressée par Arthur à Izambard, dès le 2 novembre 1870, juste après son second retour à Charleville, exprime le désir persistant d'un

nouveau départ qui est interdit par la mère, et déconseillé par le professeur lui-même. C'est pour se ranger à son avis que l'adolescent y renonce, du moins pour l'instant, car il sait que l'exigence du départ est toujours très forte en lui. Et on se rend bien compte, quand on lit cette nouvelle lettre, que, même s'il lui est imposé de rester, l'adoration de « la liberté libre » finira par l'emporter en lui. Elle n'est que provisoirement suspendue : « Eh bien ! », écrit-il à son professeur,

« j'ai tenu ma promesse. Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la morosité, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre et... un tas de choses que "ça fait pitié", n'est-ce pas ? – Je devais repartir aujourd'hui même ; je le pouvais : j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre, et vive la liberté ! – Donc je suis resté ! je suis resté – et je voudrais repartir encore bien des fois – Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches et sortons ! – Mais je resterai, je resterai. Je n'ai pas promis cela. Mais je le ferai pour mériter votre affection ; vous me l'avez dit. Je la mériterai ».

À son retour, il laissait derrière lui « Ma Bohème » – du moins pour quelque temps. Son frère Frédéric, lui aussi, après son expérience militaire, avait dû rentrer dans le foyer familial. Charleville était d'ailleurs encerclée par les Prussiens, et le collège était devenu une infirmerie

pour soldats. Arthur pouvait tout au plus retrouver son camarade Delahaye, qui habitait Mézières, et aller avec lui dans un petit parc, le Bois d'amour, pour fumer, parler librement et y lire, à l'insu de la « Mère Rimb' », *Les Châtiments* de Victor Hugo.

En ce mois de novembre 1870 avait été fondé à Charleville par un photographe, Émile Jacoby, un nouveau journal, *Le Progrès des Ardennes*, qui entraînait en concurrence avec le conservateur *Courrier des Ardennes*. Le siège de ce journal était voisin du nouvel appartement des Rimbaud, rue Forest, et son mot d'ordre était : « Il faut sauver la France de l'ennemi et d'elle-même. » Il est possible qu'Arthur soit parvenu à y publier « Le Dormeur du val ».

Si un doute subsiste à ce sujet, il n'en est pas de même pour un texte en prose de Rimbaud signant Baudry, « Le Rêve de Bismarck », qui avait été publié dans le numéro du 25 novembre 1870 et qui n'a été retrouvé qu'en 2008. Le redoutable chancelier de l'Allemagne du Nord, devenu l'ennemi n° 1 des Français et rêvant d'occuper Paris, y est présenté comme tellement saoul qu'il s'endort, puis pousse un hurlement : « C'est lui qui s'éveille, le nez grésillant dans sa pipe ardente. »

Le dernier jour de l'année 1870 fut celui du bombardement de Mézières par les Prussiens tandis que Charleville, pour être épargnée, se rendait à l'ennemi. Rimbaud avait pu croire disparus

son camarade Ernest Delahaye et la famille de celui-ci : il les retrouva retirés dans un village voisin, puis dans un autre, le collège de Charleville fermant toujours ses portes à cette date. À défaut de pouvoir préparer et passer le baccalauréat, mieux valait peut-être partir...

3

1871 : DÉPARTS POUR UN PARIS

**ENFIN TROUVÉ,
ET RETROUVÉ**

Malgré l'apparente promesse faite à Izambard dans sa lettre du 2 novembre, Arthur Rimbaud souhaitait découvrir enfin ce Paris dont il n'avait guère connu, en 1870, qu'une gare et une prison.

La fin du mois de janvier de la nouvelle année 1871 semblait moins défavorable que les semaines précédentes où il s'était trop souvent senti cloîtré à la maison ou en bibliothèque parmi « les ASSIS », ces vieillards qu'il a évoqués dans un poème satirique datant de ce temps-là. Le 28 janvier, jour de la proclamation de l'armistice, la capitale avait été libérée du siège prussien. Le 26 février, Adolphe Thiers, devenu le chef du pouvoir exécutif de la République française, allait signer des préliminaires de paix. C'est dans ces conditions qu'Arthur vendit sa montre d'argent, réussissant cette fois à acheter un billet correct pour Paris. Il y séjourna d'abord du 25 février au 10 mars, si l'on retient les dates qu'il donnera lui-même dans

la lettre qu'il adressera à Paul Demeny le 17 avril, donc après son retour à Charleville.

Partir pour Paris. Selon son camarade Delahaye, auquel il s'était confié, ce que Rimbaud avait déjà « en vue », le 29 août 1870, quand il était parti la première fois, c'était « ce foyer des révolutions et des arts » où voulait vivre « celui qui [venait] de rimer un vigoureux sonnet sur les morts de Quatre-vingt-douze ». En février 1871, le nouveau départ avait d'autant plus de sens qu'une œuvre était née, ce recueil qu'il avait confié à Paul Demeny en quittant définitivement Douai. Or Demeny avait un contact très étroit avec un éditeur parisien qui tenait, rue Bonaparte, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, La Librairie artistique. C'est là qu'avait été publié en 1870 le recueil principal de Demeny, *Les Glaneuses*, et en y passant, comme Rimbaud le lui écrira le 17 avril, on lui a demandé des nouvelles du poète de Douai, qui s'était récemment marié, qu'on savait à Abbeville. Arthur s'était rendu compte que les librairies étaient encore placées alors essentiellement sous le signe du Siège – les évocations du Siège de Paris par les Prussiens après la défaite des Français –, même si cela appartenait au passé. « Telle était la littérature – du 25 février au 10 mars », conclut-il dans cette lettre à Demeny – donc pendant la brève durée de son premier vrai séjour à Paris.

Il en était parti à temps, ce 10 mars, et il était sans doute arrivé à Charleville un peu plus tard. L'insurrection parisienne se déclencha le 18 mars, aboutissant à l'installation de la Commune de Paris à l'Hôtel de ville, le 28 mars. À la date du 17 avril, celle de la lettre à Demeny précédemment citée, avaient donc déjà eu lieu le bombardement de Paris, le 7 avril, et d'autres encore dont il avait pu suivre le cours dans *Le Progrès des Ardennes*, puisqu'il avait été chargé à son retour à Charleville d'en dépouiller la correspondance jusqu'en ce même jour du 17 avril où, curieusement, le journal fut suspendu.

Arthur n'a certainement pas acheté le moindre livre, ni même le moindre journal, quand il est passé dans cette Librairie artistique. Si l'on en croit Delahaye, dès son arrivée à Paris, il n'avait plus un sou. Et, ajoute son camarade, « présenter ses vers à un homme de lettres ou à un artiste suffirait, lui semblait-il, pour obtenir à l'instant l'aide fraternelle ». Mais étant donnés les événements, ils étaient peu nombreux à Paris, et soucieux de préserver les faibles moyens dont ils disposaient.

Une exception toutefois mérite d'être signalée. Après un rendez-vous sans doute inutile avec Jules Vallès, qui avait fondé le 22 février 1871 *Le Cri du peuple*, Rimbaud aurait réussi à se glisser, à Montmartre, 89 rue d'Enfer, dans l'atelier du caricaturiste

André Gill, qui l'y aurait trouvé « étendu sur son divan et dormant à poings fermés ». L'artiste lui aurait donné le seul denier de dix francs qu'il avait en poche, en ajoutant : « Retourne chez ta mère, mon petit ! » Cela lui avait permis de rester à Paris encore quelque temps avant de repartir.

Huit jours après son retour à Charleville, éclatait donc à Paris, le 18 mars, la Commune. S'y est-il précipité, comme l'a raconté Delahaye, qui prétend qu'il se serait rendu dans la capitale à pied [détail qui a frappé René Char], qu'il se serait présenté au premier groupe des fédérés, et qu'il aurait été enrôlé dans les « francs-tireurs de la Révolution, logés à la Caserne de Babylone, avant de s'échapper enfin de Paris vers la fin de mai » ?

Ici le témoignage de Delahaye n'est pas sûr. Izambard ne le partage pas. Et dans la lettre qu'adresse Arthur à son ancien professeur, le 13 mai 1871, lettre envoyée de Charleville où il décrit la vie désordonnée et vulgaire qu'il y mène, il lui dit qu'en pensée « les colères folles [le] poussent vers la bataille de Paris », mais il n'y participe pas. Et rien ne permet d'assurer que le poème qu'il intègre à sa lettre, « Le Cœur supplicié », et qu'il enverra également le 10 juin à Demeny, sous le titre « Le Cœur du pitre », évoque la vie à la Caserne de Babylone et les abus auxquels pouvaient se livrer les soldats pendant la Commune. Dans la lettre du

13 mai à Izambard, celle précisément qui s'accompagne du « Cœur supplicié », il écrit qu'à Charleville « il est en grève » et qu'il s'y encrapule le plus possible. Et si celle que, parallèlement, il adresse à Demeny le 15 mai, s'achève sur « dans huit jours je serai à Paris, peut-être », rien n'autorise à transformer ce « peut-être » en « assurément ». Cette quasi-réclusion à Charleville semble confirmée dans la lettre qu'il adressera au même Demeny le 28 août :

« Situation du prévenu : J'ai quitté depuis plus d'un an la vie ordinaire pour ce que vous savez. Enfermé sans cesse dans cette inqualifiable contrée ardennaise, ne fréquentant pas un homme, recueilli dans un travail infâme, inepte, obstiné, mystérieux, ne répondant que par le silence aux questions, aux apostrophes grossières et méchantes, me montrant digne de ma position extra-légale, j'ai fini par provoquer d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb. »

Cette mère a voulu lui imposer « le travail – perpétuel à Charleville », même si ce n'était qu'« une place pour tel jour, ou la porte ». Il se dit alors, à cette date d'août 1871, prêt à partir, et même à « travailler libre » à Paris. Il sollicite conseil et aide. Mais curieusement, quand à la fin de cette longue lettre il demande au poète de Douai s'il recevrait

« sans trop d'ennui des échantillons de [s]on travail », c'est assurément à des poèmes qu'il pense, non pas ceux de 1870, qu'il lui a demandé de détruire, dans sa lettre du 10 juin, mais les nouveaux, comme « Chant de guerre parisien », « Mes petites amoureuses », « Accroupissements », « Les poètes de sept ans », « Les Pauvres à l'église », « Le Cœur du pitre », qu'il lui a adressés au fur et à mesure jusqu'ici.

Entre-temps pourtant, explique-t-il, dans la même lettre du 28 août, il a eu une idée, celle d'un autre travail possible, des « occupations peu absorbantes », des « balançoires matérielles » qui lui assureraient « une *économie positive* », tout en laissant à « la pensée » les « larges tranches de temps » qu'elle « réclame ».

Il est donc important de faire le point sur la situation en cette fin d'août 1871. Ce Rimbaud qui n'a sans doute fait qu'un saut à Paris à un moment où la situation semblait moins dangereuse n'envisage vraiment de repartir pour la capitale que quand la situation sera plus stable. La Commune s'est achevée dans la Semaine sanglante (du 21 au 28 mai) et elle est maintenant entrée dans l'Histoire.

Quand on rassemble les poèmes composés au cours des neuf premiers mois de l'année 1871, on

est frappé par l'évocation d'une immobilité que ne parviennent pas à supprimer les élancements rêvés.

La défaite devant l'armée prussienne a créé une telle immobilité, celle d'abord des morts pour la guerre, ces « morts d'avant-hier » qui « dorment », « par milliers sur les champs de France », dans « la nature défleurie », alors que « froide est la prairie » et que « dans les hameaux abattus,/ Les longs angélus se sont tus ». L'appel lancé aux corbeaux, dans le poème qui les évoque et qui allait être l'un des très rares poèmes de Rimbaud publiés, mais plus tard, en 1872, dans *La Renaissance littéraire et artistique*, est inutile, puisqu'ils ne sont que des oiseaux funèbres, et qu'on ne peut compter ni sur le Seigneur Dieu, ni sur les Saints du Ciel – en qui Rimbaud ne croit pas ou ne croit plus – pour que la défaite soit suivie d'un avenir consolateur.

Cette immobilité, en ville et particulièrement à Charleville, c'était celle des « Assis » avec lesquels le jeune Arthur, même s'il fréquente encore la bibliothèque municipale, ne veut pas se confondre. Les églises ne sont pleines que de pauvres « parqués entre des bancs de chêne », de femmes qui ne sont que de fausses dévotes, « Une prière aux yeux et ne priant jamais », et d'autres, « bavant la foi mendicante et stupide,/ Récitant la complainte infinie » au Jésus du « vitrail livide » qui n'entend plus. Le prêtre qui, dans les églises du village, est censé donner aux

enfants la première communion n'est plus qu'« Un noir grotesque dont fermentent les souliers » (« Les Premières Communions »). La fillette qu'il a « distingué[e] parmi des catéchistes » se sent mourir et finit par se réfugier dans les latrines.

La Vénus de 1870, célébrée dans le troisième des poèmes que Rimbaud avait adressés à Banville, et dont la « Vénus anadyomène » des *Cahiers de Douai*, la prostituée nue dans sa baignoire, n'était déjà plus que la caricature, devient, dans « Accroupissements », le fantasme d'un curé, le frère Milotus, dont le « nez poursuit Vénus au ciel profond ».

Aux prières, quelles qu'elles soient, Arthur substitue la bière chère aux Ardennais et, en guise d'« Oraison du soir » (c'est le titre d'un de ces poèmes de 1871 qui sont à la fois des poèmes du dépit et du défi), il

« [...] pisse vers les cieux bruns, très haut et très loin,
Avec l'assentiment des grands héliotropes ».

Dans presque tous ces poèmes, on sent la rancune et la rancœur qui ont suivi la défaite française, l'occupation allemande, et qui se prolongent au-delà du premier séjour de 1871 à Paris, si bref, et d'une période obscure où j'imagine Rimbaud non pas mêlé aux militants de la Commune, dans Paris en armes, mais reclus à Charleville d'où il écrit les

deux lettres dites du « Voyant » déjà citées, l'une à Izambard le 13 mai, l'autre à Demeny, le 15 mai.

La seconde de ces lettres s'ouvre sur un poème qu'il présente comme « un psaume d'actualité », et cette actualité est assurément la Commune, « Chant de guerre parisien ». C'est un chant de printemps, mais d'un printemps guerrier où, en mai précisément, à Sèvres, à Meudon, à Bagneux, à Asnières, de « délirants culs-nus » sèment « les choses printanières », où « la Grand Ville a le pavé chaud ». Mais lui-même, à Charleville, ne pourrait être, sinon un de ces « Ruraux qui se prélassent / Dans de longs accroupissements », du moins qu'un sympathisant multipliant les vers.

Le poème intitulé « L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple », daté de mai 1871, mais plus tard dans le mois, n'incite pas davantage à penser que Rimbaud ait été présent à la chute de la Caserne. L'important est que « les Barbares » (les Prussiens) soient partis et qu'on retrouve « la Cité belle assise à l'Occident ».

Sans nul doute Rimbaud a participé de cœur avec les communards. Mais très vraisemblablement, et en le regrettant, de loin. Izambard s'est porté garant de sa présence à Charleville, même s'il n'y était pas lui-même. En revanche Delahaye a évoqué un départ vers Paris, peut-être même avec une bien-aimée ou à la recherche d'une bien-aimée,

son embrigadement à la caserne de Babylone, et des sévices qu'il aurait subis et qui seraient évoqués dans ce poème en forme de triolets intitulé « Le Cœur supplicié », « Le Cœur du pitre » ou « Le Cœur volé ».

On a pu considérer comme un témoignage direct le poème intitulé « Les Mains de Jeanne-Marie », et Gérard Dôle dans un livre d'ailleurs passionnant, publié en 2022, a cru pouvoir identifier ces mains évoquées par Rimbaud dans son superbe poème, mais – il convient de le noter –, au passé :

Une touche de populace
Les brunit comme un sein d'hier;
Le dos de ces Mains est la place
Qu'en baisa tout Révolté fier!

Elles ont pâli, merveilleuses,
Au grand soleil d'amour chargé,
Sur le bronze des mitrailleuses
À travers Paris insurgé.

L'hypothèse d'un séjour de Rimbaud sous la Commune dans ce Paris insurgé, dans le quartier qui était à la fois celui de la Caserne de Babylone, celui de Jeanne-Marie et celui de l'immeuble 10 rue de Buci où logeait Théodore de Banville depuis plusieurs années, est séduisante, ainsi que celle d'un séjour de Rimbaud dans cet immeuble, mais

l'insistance avec laquelle il évoque lui-même sa réclusion à Charleville dans la même période me semble rendre cette hypothèse douteuse.

Vraisemblablement, le voyage à Paris se réduit à peu de chose dans cette période tourmentée de la Commune, et j'imagine donc plutôt un Rimbaud confiné alors à Charleville et sentant qu'il est impossible de partir.

Le rêve a été, bien plus que celui d'un véritable embarquement, celui dont il est question dans les trois versions du poème en forme de triolets. Mais cet embarquement tourne au cauchemar. Les matelots seraient des voyous « ithyphalliques et piou-piesques », et ce bateau rempli de soldats dont l'érotisme est déchaîné serait si dangereux que mieux vaudrait se jeter à la mer et se confier aux flots, si abracadabrantesques qu'ils soient.

Leurs « refrains bachiques », ou, dans une autre version, « leurs hoquets bachiques », prouvent que ces soldats sont ivres. Et d'une certaine manière le bateau qui les porte ou qui les supporte tend à devenir un bateau ivre qui ne conduirait qu'à la catastrophe.

Le passage me semble pouvoir s'effectuer de ce poème au « Bateau ivre », celui que, comme il l'a écrit lui-même à Delahaye, Rimbaud a conçu à Charleville pendant l'été de 1871, toujours reclus, et souffrant de l'impossibilité d'un voyage sauveur.

Ce voyage, certes, une nouvelle fois il l'a rêvé, pour échapper tant à la médiocrité des Ardennes qu'au chaos parisien. Pendant la période de la Commune, comme l'a écrit Louis Forestier dans son édition des *Poésies* (p. 285), Rimbaud a « travers[é] une période de doute, de nausée », une manière de mal de mer. Le recours aux « flots abracadabrantiques » n'aurait pu conduire qu'au désastre.

C'est en tout cas sur un échec que s'achève aussi l'aventure du « Bateau ivre ». C'est un bateau libre, enthousiaste, abandonné aux caprices des flots par ses haleurs. Mais le recours aux « flots abracadabrantiques », si séduisant soit-il, est dangereux. L'aventure qui paraissait si attirante, si riche en merveilles, se trouve interrompue. La peur saisit ce bateau ivre, devenu « une planche folle », et donc, tout aussi bien celui qui s'est enivré de liberté et qui, conscient du désastre menaçant, se replie sur la « flache » ardennaise, tel cet « enfant accroupi plein de tristesse » qui lâche son jouet, « Un bateau frêle comme un papillon de mai ».

C'est alors que prend forme en Rimbaud un projet qui s'est préparé lentement au cours de cet été 1871 : encore partir pour Paris, mais cette fois pour y faire la connaissance de ce Paul Verlaine dont, déjà en 1870, il admirait les *Fêtes galantes* en attendant *La Bonne Chanson*, dont la publication

allait être retardée. C'est lui, l'élève, cette fois, qui en avait conseillé la lecture à Izambard dans sa lettre du 25 août 1870. Et voilà qu'en 1871 c'est ce même Verlaine qui l'attire de nouveau vers Paris.

Comme le confirme Delahaye, l'intermédiaire a été un nouveau venu à Charleville, un nommé Auguste ou Charles Bretagne, né en 1837, qui travaillait dans l'administration des contributions indirectes. En 1868, il avait été affecté à Fampoux, près d'Arras dans le Pas-de-Calais. Il y avait fréquenté Verlaine, qui était heureux de retrouver là sa famille maternelle, les Dehée. Puis il avait été muté à Charleville, où il fit la connaissance du jeune Rimbaud et le mit en contact avec celui que, dans sa lettre à Demeny du 15 mai 1871, Arthur appelait « un vrai poète », un « voyant » – ce qu'il rêvait d'être lui-même.

Le départ vers Paris se fera donc enfin à l'automne 1871, non pas sur les ailes du chant, mais sur celles de la poésie, préparé par un échange de lettres dont malheureusement la plupart sont perdues. C'est l'adresse de Charles Bretagne que Rimbaud a donnée à Verlaine. Celui-ci, qui était en vacances à Fampoux, avait trouvé à son retour à Paris les envois de Rimbaud. Il avait été frappé par la qualité de ces poèmes et avait adressé un appel au jeune Carolo-politain dont la « lycanthropie » l'avait frappé :

« Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend. »

La veille de son nouveau départ pour Paris, que Delahaye situe à la fin du mois de septembre 1871, Rimbaud a lu à son camarade son récent poème, « Le Bateau ivre », en ajoutant : « J'ai fait cela pour présenter aux gens de Paris. » Et il est plus que probable que c'est celui qu'il allait lire lors d'un premier dîner du cercle dit des « Vilains Bonshommes », le 30 septembre 1871.

À son arrivée à la gare, Arthur était passé devant Verlaine et son ami Charles Cros sans qu'ils l'identifient. Il s'était rendu directement dans l'hôtel particulier des beaux-parents de Verlaine, les Mauté, rue Nicolet, à Montmartre. Depuis les événements de la Commune, Verlaine y vivait avec sa très jeune épouse, Mathilde, qui attendait un enfant. En l'absence de son beau-père, il avait cru pouvoir y loger son invité, en surestimant peut-être, sinon son talent, du moins sa « grande âme ». Et au retour de M. Mauté, qui était allé chasser en Normandie, il devrait chercher un autre asile pour cet adolescent plutôt mal élevé.

Il est probable que Rimbaud n'avait jamais rencontré Verlaine en personne avant son arrivée à Paris en septembre 1871.

Le témoignage le plus sûr en ce qui concerne le premier dîner des Vilains Bonshommes auquel

participa Rimbaud est celui de l'un d'entre eux, Léon Valade (1841-1884), qui était comme Verlaine employé à l'Hôtel de ville de Paris, et qui, le 5 octobre suivant, adressa à son ami Émile Blémont (1839-1927), alors en voyage de noces en Angleterre, une lettre où il lui décrit le dîner qu'il avait manqué six jours auparavant : « Vous avez perdu », lui écrivait-il, « de ne pas assister au dernier dîner des affreux Bonshommes... Là fut exhibé, sous les auspices de Verlaine son inventeur, et de moi, son Jean-Baptiste sur la rive gauche, un effrayant poète de moins de 18 ans, qui a nom Arthur Rimbaud ». L'un des convives vit en lui « Jésus au milieu des docteurs ». Un autre s'écria : « C'est le Diable ! » Valade lui-même adopte une formule nuancée, « le Diable au milieu des docteurs ».

Et il ajoute :

« Je ne puis vous raconter la biographie de notre poète. Sachez seulement qu'il est arrivé de Charleville, avec le ferme dessein de ne jamais revoir son pays ou sa famille. »

Jean-Jacques Lefrère, qui cite longuement cette lettre de Valade dans son indispensable biographie de Rimbaud, ajoute qu'« à ce groupe d'écrivains et d'artistes troublés par le contraste entre ses traits physiques – Valade parle d'une "figure absolument

enfantine” – et son évidente maturité d’esprit – “le plus effrayant exemple de précocité *mûre*” –, Rimbaud aurait donc fait part de sa décision de ne jamais revoir son pays et les siens ».

Du portrait que fait Léon Valade je retiendrai tout particulièrement les « yeux bleus profonds », car tous ceux qui ont connu Rimbaud semblent avoir été frappés par sa prédilection pour la couleur bleue. Et ce n’est pas un hasard si, dans le sonnet des « Voyelles », il passe de l’« O bleu » du vers 1 au Ô long, « l’Oméga » du dernier vers, « rayon violet de ses yeux » ou de « Ses Yeux ».

Rimbaud confiera ce poème à Blémont, à qui Valade avait adressé la lettre enthousiaste déjà citée, quand, au début de l’année suivante, il fondera la *Renaissance littéraire et artistique*. Blémont ne le publiera pas dans cette revue, mais il en possédait le manuscrit, qui a été retrouvé et qui est conservé à Charleville.

Le dîner mensuel des Vilains Bonshommes avait été fondé avant la guerre de 1870. Verlaine l’indique dans sa préface de 1895 aux *Poésies complètes* de Rimbaud et il précise qu’au moment où il y introduisit son nouvel ami, « fin 1871 » [sic], les « assises » du groupe « se tenaient au premier étage d’un marchand de vin établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d’un libraire d’occasion (rue Bonaparte) et (rue du

Vieux-Colombier) d'un négociant en objets religieux ».

Sans doute Arthur avait-il lu ou récité ce soir-là cet étonnant poème de cent vers, « Le Bateau ivre », qu'il avait conçu au cours de l'été précédent à Charleville en prévision de sa venue à Paris. Et c'est d'ailleurs en mémoire de ce qui nous apparaît encore aujourd'hui non seulement comme un événement, mais comme un avènement en poésie que, de l'autre côté de l'église Saint-Sulpice, le poème a été entièrement gravé, au début de notre siècle, dans la pierre d'un long mur de la rue Féroü.

Je suis persuadé qu'avant de partir pour Paris à l'invitation de Verlaine, Rimbaud avait soigneusement préparé ce poème. Il avait conservé l'alexandrin, qui était encore considéré comme le vers noble par excellence. Il avait adopté une monumentale forme fixe : cent vers soigneusement rimés. Et, mieux encore, il présentait le bilan de sa propre existence à l'âge qui était le sien au sortir de l'adolescence : une aventure comparable à celle d'un bateau apparemment libéré de ses liens et de ses pilotes, engagé dans l'océan de la liberté libre, et finalement contraint au retour dans « la flache » ardennaise de son enfance.

Une fois rejeté de la maison Mauté, Rimbaud dut aller de logis en logis provisoires, bénéficiant, comme l'a dit Verlaine demeuré son guide, de

« l'hospitalité [...] circulaire ». Il est frappant de constater que, pour des raisons d'ailleurs différentes, il était à chaque fois rapidement rejeté. Le premier à l'accueillir semble avoir été Charles Cros, qui disposait d'un appartement, au 13 de la rue Séguier, proche de l'Institut. Il le partageait avec le peintre Michel de l'Hay et il y avait son propre laboratoire de savant, où l'on installa un lit pour le nouvel hôte. Mais il fallut le congédier au bout de deux semaines, car il avait déchiré plusieurs numéros de la revue *L'Artiste*, et arraché en particulier des pages où figuraient des vers de Charles Cros. Il s'était d'ailleurs rendu insupportable avec ses affreux souliers pleins de boue et avec des gestes qui pouvaient sembler menaçants. Il n'en résulta pas pour autant une brouille, comme on l'a parfois prétendu, et au début du mois de novembre 1871, Charles Cros prit l'initiative d'une collecte en faveur de ce « nourrisson des Muses ».

Après un nouveau passage éclair chez le peintre André Gill, qui était devenu conservateur du musée du Luxembourg, et sans doute aussi dans quelques garnis ignobles pour clochards de la place Maubert, Rimbaud fut peut-être confié à Théodore de Banville, toujours par l'intermédiaire de Verlaine. Retrouva-t-il ou découvrit-il le grand immeuble qui a été conservé au 10 rue de Buci dans le quartier Saint-Germain ? Si l'on en croit le récit que fit plus

tard Stéphane Mallarmé, Banville aurait spécialement loué pour lui une mansarde dans les combles de l'immeuble, mais « le jeune homme errant » se serait montré nu à la fenêtre en jetant dans la cour ses vêtements sales et criblés de poux. Il avait donc été renvoyé.

On a pu mettre en doute cet épisode, ou en donner une autre version anticipée. Et il faut bien tenir compte en effet de l'évolution de la relation entre Rimbaud et Banville. Après lui avoir adressé trois poèmes le 24 mai 1870, quand il était encore élève au collège de Charleville, en espérant que l'un d'entre eux, « *Credo in unam* » devenu par la suite « Soleil et chair », pourrait être publié dans *Le Parnasse contemporain*, Rimbaud, déçu par son échec, avait adressé au même Banville, le 15 août 1871, un billet mi-respectueux mi-ironique, signé Alcide Bava A. R. accompagnant un long poème plutôt ironique et curieusement daté du 14 juillet 1871, « Ce qu'on dit au poète à propos des fleurs », où Banville était nommé au vers 29. Banville, de son côté, à la suite d'un dîner des Vilains Bonshommes, aurait fait part à Verlaine de sa réserve concernant le jeune poète auquel bientôt il reprochera de rejeter cet alexandrin qu'il avait pourtant tant utilisé dans « Le Bateau ivre ».

La véritable hospitalité fut celle du *Cercle zutique*, qui était présidé par Charles Cros et que

celui-ci avait créé avec ses frères Antoine et Henri. Il avait son local au Quartier latin, près du boulevard Saint-Michel, dans l'Hôtel des étrangers, rue Racine. Là se réunissaient les poètes, ils collaboraient à un Album zutique, qui a été conservé, avec de fausses attributions ironiques, des « Conneries » dont deux sont signées A. R., et, en outre, attribuées à un certain « Belmontet, archétype Parnassien », des « Hypotyposes saturniennes » qui pourraient bien parodier les *Poèmes saturniens* de Verlaine. Le poète dont on se moque le plus souvent est François Coppée, avec en particulier « Les Remembrances du vieillard idiot ».

Le doyen de ces Zutistes était un musicien catalan, âgé de trente-huit ans, Ernest Cabaner (1833-1881) qui était en quelque sorte le tenancier du Cercle. Il sympathisa avec le cadet, Arthur Rimbaud, et il le prit à son service, ce qui assura au jeune poète l'hospitalité dont il avait besoin. Cabaner et Rimbaud dormaient la nuit sur des divans, et c'est là qu'Ernest Delahaye, venu de Charleville à Paris, revit son ancien camarade. Cabaner, lui, prétendait avoir trouvé en Rimbaud l'ami qu'il cherchait depuis longtemps sur la terre, et il composa une chanson en l'honneur de ce « poète/De Charleville z'arrivé ».

Verlaine était bien présent dans ce cercle des Zutistes, sans jalousie, semble-t-il, à l'égard de

Cabaner, dont l'homosexualité était pourtant connue. Rimbaud et lui ont collaboré et signé P.V-A.R. plusieurs poèmes de l'*Album zutique*, dont le célèbre « Sonnet du trou du cul ». Autant de « Stupra » ou de « Vers pour les lieux », – des lieux qu'il fallut sans doute quitter à la fin de l'année 1871 –, fin donc d'un pittoresque moment de la vie de Rimbaud à Paris.

Quels qu'aient été les logements successifs et toujours provisoires de Rimbaud, il passait une grande partie de son temps avec Verlaine, et d'autant plus que le local zutiste leur permettait de se retrouver. Edmond Lepelletier, ancien camarade de lycée de Verlaine, qui était alors journaliste, signala dans le numéro du *Peuple souverain*, le 16 novembre, la présence au théâtre de l'Odéon de « tout le Parnasse au complet », dont « le poète saturnien, Paul Verlaine » qui « donnait le bras à une charmante personne, Mademoiselle Rimbaud » [*sic*]. De quoi faire pâlir la jeune épouse de Verlaine, Mathilde, qui, depuis le 30 octobre précédent, était devenue la mère du petit Georges. Et aussi de quoi irriter Rimbaud qui traita Lepelletier de « pisseur de copie ».

Lui-même était, si l'on veut, pisseur de pastiches, en particulier de faux Coppées figurant dans l'*Album zutique*. Et curieusement, le « Sonnet du

trou du cul », dont Verlaine est présenté comme le coauteur, est entièrement de l'écriture de Rimbaud.

Il semble que l'hospitalité dont bénéficia celui-ci de la part de Cabaner à l'Hôtel des étrangers ait pris fin en décembre 1871, peut-être à la suite d'un scandale sexuel. Ce qui laissait attendre, et pas seulement sur ce point, une année nouvelle.

4

1872 : DÉPARTS À DEUX

Au cours de la troisième semaine de décembre 1871, Verlaine avait quitté Paris et s'était rendu dans les Ardennes belges, à Paliseul, pour y recueillir l'héritage de sa tante paternelle Louise Grandjean, morte quelques mois auparavant. Il était passé par Charleville, où il avait retrouvé ce Bretagne qui l'avait mis en contact épistolaire avec Rimbaud.

À son retour à Paris, il devait trouver un nouveau logement pour son amant. Grâce à l'héritage de sa tante, il loua une modeste chambre dans un immeuble de la rue Campagne-Première, ou proche de cette rue, et occupé presque entièrement par des cochers de fiacre. Rimbaud allait y cohabiter pendant deux mois avec le jeune peintre et dessinateur Jean-Louis Forain (1852-1931), ami de l'un et de l'autre et futur académicien. C'est lui que Mathilde évoquera plus tard dans ses *Mémoires*, rappelant que son ex-mari, qui les avait hébergés tous les deux une nuit rue Nicolet, chez les beaux-parents Mauté, considérait Forain comme

« la petite chatte brune très douce », et Rimbaud comme « la petite chatte blonde féroce ». D'autres ont présenté Forain comme le « petit copain "Gavroche" de la rue Campe ». Une allusion aux *Misérables* qui sans doute n'aurait guère plu à M^{me} Rimbaud mère et l'aurait mise en alerte.

La chambre de la rue Campagne-Première a été évoquée plus tard par Verlaine dans un poème daté de 1874 de son recueil *Jadis et naguère*. Il laisse entendre qu'à un moment de grave mésentente avec son épouse et à la suite d'un incident violent survenu le 13 janvier (ivre, il avait jeté le petit Georges contre le mur de leur appartement), il y avait trouvé refuge et passé « des nuits d'Hercules ». Mais il ne veut pas élucider davantage le mystère :

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,
Seule, tu sais ! mais sans doute combien de nuits
De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis !

Il semble que finalement Verlaine ait occupé plus de place que Forain dans cette chambre, où celui-ci ne disposait que d'une paillasse alors que Rimbaud avait un matelas. Dès le mois de mars 1872, le jeune artiste chercha un autre logis et, même après le départ de Rimbaud, il s'entendit avec Verlaine pour mettre fin à cette location à la fois banale et mystérieuse.

En ce printemps de 1872, Rimbaud allait être obligé de partir, ou plutôt de repartir pour Charleville. Il était contraint de regagner sans joie sa ville natale après ce qui est appelé « l'incident Carjat ». Lors d'un dîner des Vilains Bonshommes, le samedi 2 mars, il s'était montré particulièrement vilain en menaçant l'un d'eux, le photographe Étienne Carjat, à qui l'on doit la plus célèbre photo de lui, et en le blessant à la main d'un coup de la canne-épée appartenant à Verlaine. Il avait été sur-le-champ reconduit rue Campagne-Première, et il était désormais interdit de séance au club. Son départ pour Charleville se situe dans les jours qui suivirent.

Verlaine, soucieux de retrouver son épouse et son petit garçon, que le beau-père inquiet avait accompagnés à Périgueux pour les protéger, et qui allaient revenir à Paris vers le 15 mars, avait sans nul doute incité Rimbaud à regagner Charleville le plus vite possible et à trouver refuge loin de Paris, où les hostilités s'étaient déchaînées contre lui. Le tableau d'Henri Fantin-Latour, *Coin de table*, où l'adolescent chevelu se tient assis à côté de son compagnon, devait être présenté au Salon le 10 mai 1872. Rimbaud n'allait pas pouvoir assister à cette inauguration, car il avait désormais des ennemis parmi ceux des Vilains Bonshommes qui y

étaient représentés, et d'ailleurs il était déjà parti depuis plusieurs semaines.

C'est pourquoi aussi sans doute l'un des Zutistes figurant sur le tableau, Émile Blémont, lui-même poète, qui venait de fonder la *Revue littéraire et artistique* et à qui Rimbaud avait confié le manuscrit de son sonnet « Voyelles », s'abstint de publier ce poème qui, quelques années plus tard, et plus encore après sa mort, allait devenir extraordinairement célèbre. Arthur lui en voudra, et écrira au mois de juin à Delahaye : « N'oublie pas de chier sur *La Renaissance, journal littéraire et artistique*, si tu le rencontres. »

Mathilde et son enfant revinrent à Paris, peu après le départ forcé de Rimbaud. Celui-ci allait retrouver à Charleville, outre sa famille, son camarade Delahaye qui l'entraînait maintenant vers un café de la ville, Le Petit Bois, où ils passaient des heures à fumer en bavardant. Verlaine, de son côté, avait récupéré son épouse et le petit Georges, ainsi que le logement dans la maison de la rue Nicolet. Il avait pris ses distances avec les Zutistes et les Vilains Bonshommes, et accepté de travailler de nouveau, cette fois dans une compagnie d'assurances, la Lloyd belge. Dans ses lettres, il demandait à Rimbaud d'attendre avec patience le moment où son retour serait possible. Leur courrier passait par l'intermédiaire de Bretagne et de Forain, lequel

avait déménagé de la rue Campagne-Première, mais pourrait sans doute lui trouver des « gîtes sûrs ».

Les poèmes datés de mai 1872, donc après le retour à Charleville, traduisent le mal-être de celui qui alors n'envisage plus de partir. Ce partir ne serait que périr, « Mourir aux fleuves barbares », ou, tout au plus, « aller où boivent les vaches » (première partie de « Comédie de la soif »). Les chansons du départ sont délétères. Et aux prétendus Amis qui l'invitent à le vivre dans l'ivresse, grâce à « l'absinthe aux verts piliers », MOI répond, dans la série de poèmes intitulée « Comédie de la soif » :

J'aime autant, mieux même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

« Le Pauvre songe », dans la même série (n° 4), mais en « pure perte », car cela ne vaut pas la peine d'hésiter entre le Nord et le Midi (le « Pays des vignes »), et il n'a aucune chance de retrouver le Cabaret Vert de Charleroi qu'il avait évoqué dans l'un des poèmes d'octobre 1870 :

— Ah ! songer est indigne
Puisque c'est pure perte !
Et si je redeviens
Le voyageur ancien,

Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.

Nul départ n'est donc souhaité ni même souhaitable, sinon la mort, et ce pourrait être la « Conclusion » de cette « Comédie de la soif », qui risquerait de devenir alors plutôt une tragédie :

[...] fondre où fond ce nuage sans guide,
— Oh ! favorisé de ce qui est frais !
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts ?

Le poème intitulé « Bannières de Mai », le premier de la série « Fêtes de la patience », et écrit en ce même mois de mai 1872, porte la marque de cette tentation de la désespérance. Le printemps semble ne conduire qu'à un été mortel et souhaité comme tel :

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie
C'est trop simple. Fi de mes peines.
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.
Que par toi beaucoup, ô Nature,
— Ah moins seul et moins nul ! — je meure.

« J'ai perdu ma vie » est comme un refrain dans la « Chanson de la plus haute tour », le deuxième poème de cette série. Et dans le troisième, « l'Éternité », si elle est l'apanage de « la mer allée / avec le

soleil », est refusée à l'être humain qui n'a « pas d'espérances », « Nul *orietur* », donc nul lever de soleil sur une nouvelle vie.

Le prétendu « Âge d'or » ne serait qu'une illusion dans un « monde vicieux ». Le poème qui porte ce titre et qui clôt ces « Fêtes de la patience » est daté, lui, de juin 1872.

À beaucoup d'égards ces poèmes du printemps 1872 sont donc des poèmes de la désespérance, où la solution « partir » semble ne plus avoir de sens.

Quand, sans doute à la fin du mois de mai, ou au début du mois de juin 1872, Rimbaud revint à Paris, son premier logement fut rue Monsieur le Prince, celle où Forain avait eu son atelier. Puis il passa quelques jours et quelques nuits tout près de la Sorbonne, à l'Hôtel de Cluny, dans l'actuelle rue Victor-Cousin. De la chambre étroite qu'il occupait, il écrivit à Delahaye une longue lettre, datée de « Parmerde. Jumphe 72 », où il dit ne pas regretter les Ardennes, même si la chambre parisienne qu'il occupe n'a que trois mètres carrés et s'il y étouffe de chaleur. Il y exprime son mépris pour « les pestes d'émigrés Caropolmerdés », ces habitants de Charleville qui sont venus à Paris et qu'il n'a nulle envie de revoir.

L'ami le plus important restait alors Verlaine et, avec lui, la bohème retrouvée. D'où le projet de

partir à deux, qui va occuper le deuxième semestre de l'année 1872, avec une interruption, et un prolongement au début de l'année 1873.

Le jour décisif fut le 7 juillet 1872. C'était un dimanche, et, le matin, Verlaine sortait de la maison de ses beaux-parents, à Montmartre, pour aller chercher chez un pharmacien une tisane ou une drogue dont avait besoin sa femme un peu souffrante. Curieusement, il rencontra Rimbaud tenant une lettre qu'il venait déposer rue Nicolet pour lui annoncer que, las de Paris, il avait décidé de partir pour la Belgique. Partir à deux, lui dit-il, serait bien préférable. Et c'est ce qui se produisit.

En fin de journée, ils prirent à la gare du Nord le dernier train en partance pour Arras, peut-être pour faire étape dans la famille que Verlaine avait à Fampoux. Arrivés au petit matin, ils allèrent se restaurer, et surtout boire, au buffet de la gare. Leur conversation à haute voix surprit, et même inquiéta un vieillard malveillant qui alerta deux gendarmes. Ils furent conduits devant le procureur de la République, dans une annexe de l'Hôtel de ville. Verlaine s'expliqua tant bien que mal, et on leur imposa de reprendre le train pour Paris.

Revenus à la gare du Nord, ils se rendirent gare de Strasbourg et prirent le train en direction de Charleville. Ils y retrouvèrent à leur arrivée ce Bretagne qui était à l'origine de leur relation.

Celui-ci fit appel à un loueur de voitures qui les conduisit à un passage clandestin de la frontière, pour éviter ces douaniers que, dans un poème de 1871, Rimbaud avait évoqués « pipe aux dents, lame en main » et « amenant leurs dogues à l'attache » pour « exercer nuitamment leurs terribles gâtés ».

Ils prirent le train pour Bruxelles après avoir franchi la frontière clandestinement, et ils passèrent par ces « Paysages belges » que Verlaine a évoqués dans ses *Romances sans paroles* en s'exclamant :

Briques et tuiles,
Ô les charmants
Petits asiles
Pour les amants !

Un voyage « vertigineux », selon Verlaine, qui les conduisit dans le Grand Hôtel liégeois, rue du Progrès, à Bruxelles, qu'il connaissait déjà. Il évoquera plus tard, dans un poème intitulé en latin « *Laeti et errabundi* » (Heureux et vagabonds), leur vie de couple qui semble avoir été alors heureuse et, comme il l'a écrit dans une de ses lettres, « un peu de toutes les vies pendant trois mois à peu près ».

On ne retrouvera pas ces vies-là dans les trois poèmes en prose des *Illuminations* auxquels Rimbaud donnera plus tard le titre « Vies ». Mais, dans les poèmes qu'il a écrits à Bruxelles et datés de

juillet 1872, il évoque, « aux premières heures bleues », « la ville énormément florissante », ou, autres fleurs du bien, les « plates-bandes d'amarantes » du Boulevard du Régent, « jusqu'à l'agréable palais de Jupiter », le Palais royal de Bruxelles.

Sans doute est-il excessif de parler de « lune de miel » à propos de ce premier séjour des deux amants réunis à Bruxelles. Il fut quelque peu troublé par la venue de Mathilde et de sa mère, dès le 22 juillet. La jeune femme l'avait annoncée par télégramme. À l'arrivée, elles ne retrouvèrent pas Verlaine au Grand Hôtel liégeois, car il avait pris la précaution de déménager, avec Rimbaud, dans un autre hôtel, et il vint seul. Ce furent, dit-on, de « tendres et charnelles retrouvailles », et, dans l'après-midi du même jour, il rejoignit Mathilde et M^{me} Mauté pour reprendre avec elles le train en direction de Paris. Il en avait averti Rimbaud qui, peut-être sans que Verlaine le sût, était monté dans le même train. À la gare frontière de Quiévrain, le train s'arrêta. Tous les voyageurs devaient descendre pour les formalités de douane. Rimbaud, qui était parmi eux, retrouva Verlaine. Celui-ci, qu'il eût été surpris ou non, changea d'avis et repartit avec son compagnon à Bruxelles.

Mathilde elle-même a raconté plus tard l'incident dans ses *Mémoires* :

Le train allait partir, et nous dûmes nous décider à monter sans lui [Verlaine]. Au moment où l'on fermait les portières, nous l'aperçûmes enfin sur le quai.

— Montez vite, lui cria ma mère.

— Non, je reste ! répondit-il en enfonçant d'un coup de poing son chapeau sur les yeux.

Je ne l'ai jamais revu !

C'est après cet incident en effet qu'elle se décida à suivre l'avis de son père et à demander officiellement la séparation.

De retour à Bruxelles, Verlaine allait prendre avec Rimbaud la décision de quitter la Belgique qu'ils avaient un peu parcourue. Peut-être aussi craignait-il d'y être considéré par la police belge comme un ancien communard et d'être rapatrié d'office. Le 7 septembre, ils s'embarquèrent à Ostende pour l'Angleterre. Rimbaud découvrait cette mer dont il avait rêvé et qui lui avait inspiré « Le Bateau ivre » sans qu'il l'eût encore vue. Ils débarquèrent à Douvres et de là gagnèrent Londres en chemin de fer.

C'était, plus encore que Bruxelles, le refuge des anciens communards. Parmi ceux-ci il y avait le peintre Félix Régamey, qui les reçut, le journaliste Eugène Vermersch qui venait de se marier, libérant son appartement du 34, Howland Street, Fitzroy Square, dans Soho. Ils s'y installèrent.

Curieusement, c'est chez Régamey que Rimbaud découvrit que *La Renaissance littéraire et artistique* avait publié l'un de ses poèmes. Ce n'était pas, hélas, le sonnet des « Voyelles », mais un autre, en quatre sizains, qu'il avait sans doute également confié à Blémont, « Les Corbeaux », évoquant plutôt l'après-guerre de 1870-1871.

Leur appartement londonien était proche de Regent's Street, une des rues de Londres les plus belles et les plus actives. Ils découvrirent la ville, en particulier les ponts de la Tamise, firent des excursions en bateau, visitèrent l'Exposition universelle, près du Royal Albert Hall. Ils furent en revanche déçus par les cafés londoniens bien différents de ceux de Paris, et en particulier de leur chère Académie d'absinthe, 76 rue Saint-Jacques, dans le Quartier latin.

Ils eurent la surprise de se voir sur le tableau de Fantin-Latour, *Coin de table*, qui était alors exposé dans une galerie londonienne et qui avait été acquis par un homme riche de Manchester. Ils fréquentèrent surtout des compatriotes, et parmi eux d'anciens communards, sans pour autant se confondre avec eux, même si l'on murmurait autour d'eux à ce sujet. Autant de calomnies dont se plaignit parfois Verlaine, qui accusait d'ailleurs sa belle-famille de l'avoir dénoncé comme communard, ainsi que Rimbaud, à la police française.

Des semaines passèrent, au cours desquelles M^{me} Rimbaud mère avait entrepris des démarches et fait des visites pour rapatrier son fils encore mineur. Elle vint à Paris pour consulter la mère de Verlaine, ainsi que M^{me} Mauté, sa belle-mère, n'obtenant de l'une et de l'autre qu'un accueil froid. Elle ordonna une nouvelle fois à Arthur de rentrer le plus tôt possible en France. Il s'exécuta au début du mois de décembre, laissant Verlaine à Londres, où celui-ci sombra dans une dépression si profonde qu'il appela sa mère au secours. Arthur lui-même averti vint l'y retrouver, sans doute le 3 janvier 1873.

Soulagé que son appel eût été entendu, Verlaine rendit hommage à celui qui, écrivait-il, « n'écoutant que son amitié, est revenu ici, où il est encore et où ses bons soins contribueront peut-être à me prolonger moins péniblement ma propre existence damnée ».

C'est sur ce « peut-être » que s'ouvrait l'année 1873, qui allait se révéler plus difficile encore.

5

1873 : FATALS RETOURS

ET ATTENTE D'UN NOUVEAU DÉPART

Rimbaud revint donc à Londres au début de la nouvelle année, après un mois d'absence. Il y retrouva Verlaine, entouré de sa mère et d'une nièce de celle-ci, dans le meublé du 34-35 Howland street où il était alité. C'est donc lui, Verlaine, qui, le premier en quelque sorte, avait vécu au cours de cet hiver 1872-1873 une manière de saison en enfer heureusement interrompue, et plus brève qu'il ne l'avait craint.

Rimbaud allait lui aussi vivre, dans la suite de l'année 1873, ce qu'il a appelé, justement, *Une saison en enfer*. Cette saison correspondra à l'été 1873, avec une manière d'avant-saison correspondant à un retour dans sa famille, le 11 avril. D'ailleurs, la plaquette publiée à Bruxelles en octobre, avec pour titre *Une saison en enfer*, porte les dates imprimées « avril-août 1873 ».

Les premiers mois de l'année n'avaient pas été très heureux. Comme l'a dit Verlaine, ils avaient tenté alors l'un et l'autre d'« apprendre l'anglais à force », de faire des « courses énormes » en ville, et

peut-être même d'aller en dehors et au-delà de la capitale. À la fin du mois de mars, ils se munirent d'une carte de lecteur à la British Library, où ils firent sans doute des séjours assidus, Arthur n'ayant plus son mépris des « Assis ».

Rien n'y fit. Dès le mois d'avril, ils partirent pour la France. Verlaine, après s'être embarqué le 4 avril à Douvres pour Ostende, « à bord de la "Comtesse de Flandre" » comme il l'a indiqué à la fin de son poème « Beams », se retrouva en Belgique où il essaya sans succès de faire revenir sa femme. Rimbaud, qui avait sans doute voyagé séparément, regagna Charleville, puis le village de Roche dans le canton d'Attigny, le 11 avril, où il se retrouva en famille, dans ce qu'on appelait la ferme Cuif, alors en travaux à la suite d'un incendie, et que probablement il connaissait mal. Sa sœur Vitalie, dans son *Journal*, dit qu'elle n'avait pas vu cette maison depuis trois ans.

Il s'y sentit « dans un triste trou », comme il l'écrivait à Delahaye dans une lettre accompagnée de deux dessins. « Je suis abominablement gêné », ajoute-t-il : « Pas un livre, pas un cabaret à portée de moi, pas un incident dans la rue. Quelle horreur que cette campagne française ! »

Plus le temps passait, plus il sentait que sa santé s'ébranlait, que la « terreur venait », que tout en étant « levé », de jour, « il continu[ait] les rêves les

plus tristes égarés partout ». Il se sentait même « mûr pour le trépas » et voué à l'enfer, aux « confins du monde ». À dire vrai, tout ce mal, il le reconnaît, venait de plus loin. Il l'avait déjà traîné de pays en pays, de ville en ville, mais plus encore maintenant en pleine campagne ardennaise, dans ce « triste trou » de Roche, qu'il appelle « Laïtou » dans cette lettre à Delahaye, parce que *là aussi* on y souffre, parce que là déjà il prend conscience que sa vie est un enfer.

Quand il écrit cette lettre, il pense qu'il ne viendra pas au rendez-vous que Verlaine lui a fixé, ainsi qu'à Delahaye, à Bouillon, une petite ville dans le Luxembourg belge, le 18 de ce mois de mai. Il a plutôt le projet de revenir à Charleville, devenue pour lui une « jolie ville », à côté du sinistre hameau de Roche. Mais dans les jours suivants, il a changé d'avis. Il se rend bel et bien avec Delahaye le 24 mai à Bouillon. Il y retrouve Verlaine, et il va de nouveau traverser avec lui la Belgique et l'accompagner à Londres, pour vivre comme un deuxième acte de leur vie d'enfer.

En effet, dans sa lettre de Roche à Delahaye, il avait révélé qu'il entreprenait d'écrire un « livre pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces [étaient] encore à inventer ». Trois auraient déjà été rédigées. Ainsi s'est constitué le dossier préparatoire de ce qui sera au mois d'octobre suivant publié

sous le titre *Une saison en enfer*. Pour l'instant ce n'étaient que des brouillons, qui ont été conservés. Dans le troisième d'entre eux, il évoque ses voyages antérieurs :

« Je voyageais un peu. J'allais au Nord [...]. J'aimais bien la mer [...] J'avais été damné par l'arc-en-ciel [...] et par le Bonheur, mon remords, ma fatalité, mon ver. »

Ce voyage de damné n'a fait que s'assombrir par la suite, malgré des moments d'apparente, mais d'illusoire réconciliation avec son compagnon. À Londres, Verlaine avait retenu un nouveau logement 8, Great College Street. En juin, ils gagnèrent un peu d'argent en donnant des leçons particulières. Mais Rimbaud restait fragile et continuait à travailler à son projet de livre. Les querelles entre eux allaient se multipliant, et l'une d'elles fut décisive. Le jeudi 3 juillet, Rimbaud s'esclaffa avec force moqueries quand il vit Verlaine rentrer des courses avec un maquereau enveloppé dans un journal. Verlaine ne le supporta pas, il lui jeta le poisson à la figure puis se précipita vers un embarcadère sur la Tamise. Rimbaud courut derrière lui, mais sans succès. Quand il arriva sur la jetée, le bateau emportant Verlaine était déjà parti. C'était trop tard...

Cet épisode, qui pourrait sembler presque comique, eut des suites désastreuses. Verlaine espérait une nouvelle fois que son épouse Mathilde, qu'il avait avertie, le rejoindrait à Bruxelles où il était allé. Elle ne vint pas, ayant rompu définitivement avec lui. Rimbaud, en revanche, après un nouvel échange de courrier, l'y retrouva. Mais il avait l'intention de regagner Paris. Le 10 juillet éclata le drame. Après avoir, le matin, acheté un revolver, Verlaine, dans l'après-midi, tira sur son compagnon deux balles, dont l'une l'atteignit au poignet gauche. M^{me} Verlaine mère, qui était là, pansa le blessé, qu'il fallut conduire à l'hôpital Saint-Jean, puis ramener à l'hôtel. En fin d'après-midi, Rimbaud persista dans son projet de départ. Verlaine, suivi de sa mère, voulut l'accompagner jusqu'à la gare du Midi. En cours de route, Arthur se crut à nouveau menacé par lui et appela à l'aide un agent de police. Celui-ci conduisit le trio au commissariat où furent recueillies les dépositions de Rimbaud et de M^{me} Verlaine. Le lendemain, Verlaine fut mis en état d'arrestation, et conduit jusqu'à la prison des Petits-Carmes, dans l'attente d'un jugement.

Rimbaud était finalement resté à Bruxelles pour y être soigné, et surtout pour répondre aux questions de l'enquête judiciaire. Puis il se montra

désireux, après une courte convalescence dans une maison de repos, de rentrer en France. Il regagna son pays natal, peut-être le 8 août, le jour où se déroula à Bruxelles le procès de Verlaine, qui allait être condamné à deux ans de prison. Il débarqua non pas à Charleville, mais à Attigny, d'où il pouvait regagner à pied la ferme de Roche et y retrouver sa famille. Sa plus jeune sœur, Isabelle, alors âgée de treize ans, se rappelait qu'il était arrivé épuisé, mais surtout effondré, gémissant de temps en temps : « Ô Verlaine ! ô Verlaine ! »

Son frère aîné Frédéric était là. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles Arthur choisit de s'installer au grenier. Mais surtout, il voulait y être seul et tranquille pour écrire, reprenant le travail entrepris en avril-mai, ce *Livre païen* ou *Livre nègre*, auquel cette fois il allait donner pour titre définitif *Une saison en enfer*.

Les « histoires atroces » qu'il avait ébauchées en mai allaient être intégrées dans un ensemble en neuf parties. Après un prologue sans titre venaient « Mauvais Sang », « L'Éclair », « Nuit de l'Enfer », « Délires I », « Délires II », « L'Impossible », « Matin » et « Adieu ». Est-ce à la pensée de Verlaine toujours en prison à Bruxelles, qui allait être transféré plus tard, le 25 octobre, à la prison de Mons ? Est-ce parce qu'il n'en pouvait plus lui-même de ce séjour forcé à Roche ? Toujours

est-il que Rimbaud, après ce terrible été de 1873, se sentait des démangeaisons dans les jambes et avait plus que jamais hâte de repartir.

Il se rendit de nouveau à Bruxelles, au début du mois d'octobre, pour retirer quelques exemplaires d'*Une saison en enfer*, son premier livre et le seul dont il ait lui-même géré la publication. Il l'avait confié à un imprimeur belge, Jacques Poot, patron d'une association ouvrière, dont l'atelier se trouvait 37 rue aux Choux, tout près de l'hôpital Saint-Jean. Cette alliance typographique ne pouvait imprimer un ouvrage qu'à compte d'auteur et, si l'on en croit Delahaye, c'est M^{me} Rimbaud mère qui aurait financé l'opération, mais sans doute incomplètement, puisqu'Arthur ne disposa que d'un petit nombre d'exemplaires. Il est peu probable qu'il en ait fait alors parvenir un à Verlaine. Il en adressa un au peintre Félix Régamey, qui les avait accueillis à Londres. Il en dédicacha d'autres à Ernest Delahaye, et peut-être aussi à Jean-Louis Forain, quand il le retrouva à Paris, dans les derniers jours d'octobre ou les premiers jours de novembre. Il y était sans doute venu pour faire connaître son livre. Sans l'ombre d'un succès, semble-t-il, mais sans qu'il ait détruit les exemplaires d'*Une saison en enfer* qu'il avait reçus.

« Je me suis enfui » : c'est plus qu'une constatation quand, dès le prologue sans titre d'*Une saison*

en enfer, Rimbaud revient sur son passé. Cette fuite était si négative qu'il avait pu se trouver « tout dernièrement sur le point de faire le dernier *couac* ». Peut-être pensait-il, en écrivant ce mot souligné, au coup de revolver de Verlaine qui l'avait atteint le 10 juillet.

Du moins a-t-il rédigé ce qu'il présente comme « quelques hideux feuillets de [s]on carnet de damné », conçu pour en faire don à Satan.

La première section après la préface, « Mauvais Sang », puisant dans un passé ancestral aussi lointain que divers, conduit des Croisades au retour du sang païen qu'il trouve en lui, mais aussi à des départs en quête de l'or, et avec une étrange prémonition de son destin quand il évoque « ces féroces infirmes retour des pays chauds ». La page a été écrite quand il était à Roche, à un moment de « On ne part pas », de retour dans « les chemins d'ici », même si demeurait en lui l'obsession de la marche. Dans cette première section, il se revoit errant « sur les routes, par des nuits d'hiver », dans des villes où il voyait « une mer de flammes et de fumée au ciel ». Il s' imagine quittant le continent où il est né, mais se trouvant là où, comme les indigènes, il aurait la surprise de voir les blancs débarquer. La sagesse serait-elle, pour lui, de rester sur le terroir natal où il est revenu plusieurs fois en cette année 1873 ? Non, car un autre « *En*

marche! » le guette : le service militaire, abusivement vanté comme étant « le sentier de l'honneur », celui qu'il redoutera encore dans les dernières années de sa vie, en Afrique, et à son retour. À la fin de cette première section d'*Une saison en enfer*, ce faux « en marche » est présenté comme une « punition », et il cherchera toujours à lui échapper.

Le cauchemar de la section suivante, « Nuit de l'Enfer », se situe hors du monde... Faudrait-il alors « remonter à la vie », après un départ prématuré de cette existence humaine ?

C'est sur cette vie qu'il a menée jusqu'ici, jusqu'à l'approche de ses vingt ans, que Rimbaud revient dans la section « Délires I », sous-titrée « Vierge folle », puis, plus bas, « L'époux infernal ». Cette vierge folle est sans doute Verlaine, sans qu'il soit nommé. Mais il ne faut pas pousser trop loin l'identification de ce « drôle de ménage ». Ce sont les trois derniers mots, et les seuls, du narrateur.

En revanche, c'est bien de Rimbaud lui-même, et par lui-même, qu'il est complètement question dans les « Délires II ». En un temps où l'alchimie était à la mode, il a eu, en tant que poète, l'ambition de créer et de pratiquer une « alchimie du verbe ».

L'aventure poétique, présentée comme une nouvelle série de « Délires » dans cette « Alchimie du verbe », aurait commencé avec l'invention de la couleur des voyelles, donc avec le sonnet sans doute confié à Émile Blémont au début de l'année 1872 et resté inédit quand, au cours de l'été 1873, Rimbaud écrit ces pages.

S'ensuit tout le récit d'une aventure poétique, un voyage de la mémoire dans les mois au cours desquels il avait évolué vers ce qu'il a lui-même appelé des « Études néantes », considérées plus tard par Verlaine comme des « prodiges de ténuité ». Dans une lettre qu'il lui adressait de Londres le 4 juillet 1873, après l'incident du maquereau et son départ, Rimbaud l'avait invité à revenir vivre « patiemment » avec lui. Il avait regroupé quatre poèmes sous le titre *Fêtes de la patience*. Deux d'entre eux, « Chanson de la plus haute tour » et, mais cette fois sans titre – « Éternité » figurent dans « Alchimie du verbe ». Il les avait datés sur les manuscrits retrouvés de mai 1872. Le poème sur lequel s'achève la présentation de ce qu'il considère comme ses délires poétiques, « Ô saisons, ô châteaux », était et est resté sans titre. C'est comme un appel au bonheur qu'il reprend en 1873 pour « saluer la beauté », c'est-à-dire lui dire adieu, pour un nouveau départ.

La recherche de la Beauté lui aurait ouvert au contraire une dérive vers la mort, à travers « les rêves les plus tristes », vers cette Cimmérie, « la patrie de l'ombre et des tourbillons », où Ulysse, dans l'*Odyssée*, avait fait venir à lui les défunts pour consulter le devin Tirésias, lui-même décédé.

Faudrait-il donc renoncer à la poésie ? Rimbaud s'est assurément posé la question en cette difficile année 1873. La section suivante d'*Une saison en enfer*, « L'Impossible », le montre tenté de quitter « les marais occidentaux », qu'il considère comme infernaux, pour l'Orient, qui serait le lieu de « la sagesse première et éternelle ». Mais il énumère des objections qui pourraient lui être faites, et il s'incite lui-même à la patience :

« Mon esprit, prends garde. Pas de partis de salut violents. Exerce-toi ! »

Faut-il d'une manière ou d'une autre travailler ? Le mot même, « le travail humain », doit, pour l'instant du moins, ne passer que comme un « éclair » à l'approche de sa vingtième année. Un appel est lancé, à ce « Matin » de sa vie qui pourrait être décisif, à un départ « par delà les grèves et les monts ». Mais ce départ reste incertain, comme le « travail nouveau » qui serait envisagé.

Dans l'« Adieu » d'*Une saison en enfer*, Rimbaud a hâte d'en finir avec ce douloureux été 1873. C'est

« l'automne déjà », en septembre. Ce devrait être comme une « heure nouvelle » qui, si « sévère » soit-elle, pourrait permettre à celui qui se sait et se veut désormais seul, d'échapper à l'enfer, et de « *posséder la vérité dans une âme et un corps* ».

6

1874

L'ANGLETERRE, ET LES *ILLUMINATIONS*

SANS VERLAINE

Il faut faire la part, dans l'existence de Rimbaud, des moments plus ou moins longs où l'on perd sa trace. C'est le cas des mois de la fin de l'année 1873 et du début de l'année 1874, qui ont suivi son passage à Bruxelles, en octobre 1873, pour y glaner quelques exemplaires d'*Une saison en enfer*, en laissant les autres dans les caves de l'éditeur, où ils ne furent retrouvés qu'au début du xx^e siècle.

Il semble bien qu'il soit repassé par Paris, à la fin du mois d'octobre et au début du mois de novembre 1873, mais brièvement et presque inconnu. Sa mère était rentrée de Roche à Charleville pendant l'hiver et il s'est probablement lui aussi replié quelque temps dans l'appartement familial. Un de ses anciens camarades de collège, Louis Pierquin, se rappelait l'avoir revu au café Duthermes, se refusant à remuer ce qu'il appelait le « tas d'ordures » de son passé récent avec Verlaine.

On ne le retrouve à Londres qu'à la fin du mois de mars 1874, pour le quatrième séjour qu'il y fit. Il y était cette fois accompagné par Germain

Nouveau, dont il avait sans doute fait la connaissance lors de son bref passage à Paris au début du mois de novembre précédent. Ils se seraient rencontrés au café Tabouret, près de l'Odéon, dans cette rue de Vaugirard où était alors logé ce jeune Provençal, né le 31 juillet 1851, dont le premier poème publié, « Sonnet d'été », avait paru le 30 novembre 1872 dans *La Renaissance littéraire et artistique*, sous le nom de P. Néouvielle, deux mois après « Les Corbeaux » de Rimbaud. C'était un appel à « une blonde frêle en mignon peignoir », qui s'achevait sur ce tercet :

Pour nous endormir, ainsi que des chattes
 Nous nous étendrons sur de fraîches nattes ;
 Nous oublierons tout – même le soleil !

C'est probablement de Paris qu'ils étaient partis, au printemps 1874, et « à l'impromptu », comme l'a rappelé Nouveau. À Londres, ils avaient loué une chambre, sur la rive sud de la Tamise. Ils fréquentaient la British Library. Rimbaud s'employa à perfectionner son usage de la langue anglaise, et on en a conservé la trace dans des listes de mots.

Les deux nouveaux amis avaient l'un et l'autre voulu trouver du travail, et ils s'étaient semble-t-il séparés à cause de cela avant même que Germain Nouveau décide de rentrer en France, sans doute au mois de juin. Ils ne devaient jamais se revoir mais

ils ne semblent pas s'être brouillés et ils restèrent en relations épistolaires. Alors qu'il était à Alger, le 12 décembre 1893, Germain Nouveau écrivit à Rimbaud une lettre qui ne pouvait l'atteindre, car il était déjà mort. Il le croyait encore vivant à Aden.

Leurs noms sont aujourd'hui associés aux *Illuminations*, ces poèmes presque tous en prose dont Rimbaud est bien l'auteur, mais qu'il a sans doute conçus ou complétés en 1874 à Londres quand il s'y trouvait avec Germain Nouveau. On a relevé des traces de l'écriture de Nouveau, en particulier sur le manuscrit de « Métropolitain » (sauf le titre) et sur celui de « Villes. L'acropole officielle » (dans la deuxième moitié). Mais la graphologie reste incertaine, et il y a des hypothèses plutôt que des certitudes. À trop d'affirmations contraires, il vaut mieux substituer la question qui fut posée par André Breton en 1949 :

« Saura-t-on jamais quelle part de réciprocité fut mise alors entre ces deux êtres de génie ? »

Un poème des *Illuminations* a pour titre « Départ ». Je ne crois pas que le « départ dans l'affection et le bruit neufs » sur lequel il s'achève soit le départ de Rimbaud pour l'Angleterre avec Germain Nouveau au début de l'année 1874.

Il s'agit bien plutôt en effet d'un départ absolu. Comme l'a noté Cecil Arthur Hackett dans son

édition de 1986 pour la collection « Lettres françaises » de l'Imprimerie nationale dirigée par Pierre-Georges Castex, p. 348, « une seule phrase suffit pour annoncer sa volonté de partir *vers*, ou plutôt (tant il est, maintenant, optimiste) *dans* le nouveau ». Ou mieux encore, d'une manière plus absolue, le « neuf ».

Les départs avec Verlaine n'ont été pour Rimbaud que des échecs. Et il en dénonce l'atrocité dans celle des *Illuminations* qui est intitulée « Vagabonds ». Ce n'était qu'une « entreprise » médiocre, et il ne regrette sans doute pas de s'en être saisi *fervemment*, comme le lui reproche ce compagnon qui n'était pas seulement un « pauvre frère », mais un « satanique docteur ». Donc une figure inséparable de la saison en enfer.

À cette « entreprise » qu'Arthur laisse maintenant délibérément derrière lui, il oppose celle qui avait été la sienne, et l'engagement qu'il avait pris à l'égard de ce compagnon, « de le rendre à son état primitif de fils du soleil », donc à une manière d'immortalité perdue.

Sans doute est-il conscient de son échec au moment où il écrit cette illumination. Mais c'est encore dans le départ qu'il a confiance, dans de nouveaux départs sans ce compagnon d'infortune, un départ solitaire cette fois qui lui permettrait de trouver « le lieu et la formule ».

Le lieu et la formule de l'immortalité ? Rimbaud était trop lucide pour ne pas avoir conscience qu'un tel espoir pour un être humain ne peut être qu'un leurre.

Après le départ de Germain Nouveau, Rimbaud tomba malade à Londres et fut même hospitalisé. Il alerta sa mère qui accepta de se rendre en Angleterre avec sa fille Vitalie, alors âgée de 16 ans, en laissant la cadette, Isabelle, en pension au couvent du Saint-Sépulcre de Charleville.

Elles arrivèrent à Londres dans la journée du 6 juillet 1874, à la gare de Charing Cross, où elles furent accueillies par le malade, alors partiellement rétabli. Il eut la force de les aider à remonter leur malle. « Il avait l'air ému et content, très content que nous soyons-là. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi content », constata la jeune Vitalie, qui a laissé un témoignage écrit, revu il est vrai plus tard par sa sœur Isabelle¹. « Il interrogeait la figure de maman avec des yeux brillants et joyeux. »

Dans les jours suivants, il leur fit visiter la ville, malgré la lourde chaleur estivale, difficile à supporter même sur le bateau traversant la Tamise.

1. On trouve ces lettres de Vitalie à Isabelle, datées des 7, 12 et 24 juillet 1874 dans le volume, Vitalie Rimbaud, *Journal et autres écrits*, préface de Jean-Luc Steinmetz, Charleville, Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2007.

Puis Arthur reprit ses occupations, dont les deux Vitalies semblent avoir ignoré le détail. Il avait ses habitudes, mais surtout il était à la recherche d'un emploi, encouragé par sa mère. Il semble qu'il en ait accepté enfin un le 29 juillet. Le contrat l'obligeait à quitter Londres, ce qu'il fit le dernier jour du mois. On ignore où il partit, sinon que quatre mois plus tard, en novembre, il travaillait dans un institut privé d'enseignement, à Reading, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Londres.

Cette situation ne semble pas lui avoir convenu très longtemps, et dès le début de ce mois de novembre 1874, il faisait passer dans le *Times* une annonce où il proposait ses services pour accompagner une personne ou une famille « désirant voyager dans les pays du Sud ou de l'Orient ». Partir, toujours partir. À bien des égards, le mystère reste entier.

Au même moment, ayant atteint ou même légèrement dépassé l'âge de vingt ans, il était convoqué en France pour se présenter devant le conseil de révision. Libéré du service militaire proprement dit, du moins pendant quelque temps, par l'engagement de cinq ans que son frère Frédéric, son aîné, avait contracté l'année précédente, Arthur dut revenir à Charleville, sans doute pour faire le point sur cette affaire.

Le report du service militaire étant apparemment confirmé, il lui était possible de repartir pendant quelque temps, et il allait bientôt en profiter.

Est-ce un hasard si les *Illuminations* peuvent donner l'impression d'un ouvrage inachevé, dont pourtant on a voulu faire le chef-d'œuvre de Rimbaud ?

Le livre récemment publié par Étienne Crosnier, *Germain Nouveau. – Comprendre les malentendus d'un mythe* (L'Harmattan, 2024), fait le point sur ce difficile problème et il s'accorde à penser, comme l'avait fait Henry de Bouillane de Lacoste (1894-1956), dans sa précise et précieuse thèse de doctorat *Rimbaud et le problème des Illuminations*, soutenue à la Sorbonne et publiée au Mercure de France en 1949, qu'une écriture différente, celle de Germain Nouveau, est perceptible pour « Villes » et pour « Métropolitain » sans qu'il y ait eu lieu d'être « tenté d'attribuer à Nouveau la paternité des fragments où se reconnaît son écriture ».

Pour moi, les *Illuminations* sont bien encore un livre de départ. Dans « Enfance IV », on peut reconnaître Arthur adolescent dans « le piéton de la grand-route » qui avance « par les bois nains », mais grandi, mûri, se demandant si « ce ne peut être que la fin du monde, en avançant ».

Il s'agit bien toujours de partir, et l'une des *Illuminations*, déjà citée, hésitant d'ailleurs entre la prose et le vers libre, porte ce titre « Départ », pour évoquer ce qui serait un nouveau départ, une manière de départ absolu. Voici, complète cette fois, la série des quatre constatations :

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
 Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
 Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et visions!
 Départ dans l'affection et le bruit neufs!

Après la fin du *vu*, de l'*eu*, du *connu*, ce départ devrait combler l'attente et le désir du *neuf*. Il pourrait correspondre à l'en-marche des nouveaux hommes dans « À une Raison », même si celui-ci a quelque chose d'excessif comme « la promesse surhumaine faite à notre corps et à notre âme créés » dans l'illumination suivante, « Matinée d'ivresse ». La démesure est totale, et admirable, dans ce fragment sans titre :

J'ai tendu des cordes de clocher à clocher; des
 guirlandes de fenêtre à fenêtre; des chaînes d'or
 d'étoile à étoile, et je danse.

Tous les éléments du monde partent et se meuvent dans « Marine », l'un des deux poèmes en

vers libres du recueil. L'autre, « Mouvement », évoque cette « énorme passade du courant » que contemple « un couple de jeunesse s'isol[ant] sur l'arche ». D'un tel mouvement pourrait naître une angoisse (c'est le titre d'une autre pièce des *Illuminations*) à laquelle s'oppose la « force » (le mot qui clôt le poème intitulé « Métropolitain »). Les « douceurs », la « musique » du monde, « virement des gouffres et choc des glaçons aux astres », semblent près de l'emporter dans « Barbare », comme une nouvelle et paradoxale harmonie, celle sur laquelle s'achève le quatrième poème, sans titre, de la série « Jeunesse ». Et « Génie », considéré comme le texte final, célèbre la « fécondité de l'esprit » et l'« immensité de l'univers ».

Un univers qu'Arthur n'aura de cesse par la suite de parcourir.

7

LE CHOIX DU DÉPART SOLITAIRE OU LES ERRANCES D'UN INCERTAIN

L'une des *Illuminations*, « Jeunesse », surtout dans la troisième section, « Vingt ans », invite à tenir compte de ce passage dans le temps, qui date du 20 octobre 1874, le jour de l'anniversaire d'Arthur, et qui inaugure comme une nouvelle période de sa vie.

Ernest Delahaye, dans une note de son livre *Arthur Rimbaud. L'Artiste et l'être moral*, publié en 1923 chez l'éditeur Albert Messein, à Paris, a rendu compte du grand changement physique qui s'était produit du « petit adolescent rose, expansif, passionné », de 1870 à « l'homme athlétique, au teint hâlé, qui cachait ses luttes intérieures sous un sourire de bonhomie en la période 1872-1875 » (p. 150, note 2).

Quand s'ouvre l'année 1875, Arthur va laisser derrière lui ce qu'il a appelé, dans la quatrième et dernière section de « Jeunesse », « la tentation d'Antoine » – quel que soit le sens que l'on donne à cette expression. Il semblait annoncer alors un nouveau travail créateur, démiurgique même, qui

au-delà des *Illuminations* allait pourtant rester sans suite. En cette année 1875, le destin de ce recueil va même se trouver mis en question et considérablement retardé par de nombreux départs.

Dès le début du mois de janvier, Arthur, toujours désireux de quitter Charleville, allait partir pour Stuttgart. Il était désireux d'y améliorer sa connaissance et sa pratique de l'allemand, qu'il avait appris sans doute au collège, mais aussi et surtout, d'aller vers l'Est. Depuis longtemps déjà, il avait envisagé de délaisser ce qu'il a appelé « les marais occidentaux », « un petit monde blême et plat », au profit de l'Orient et même de l'Extrême-Orient. Dans l'un des poèmes en prose des *Illuminations*, intitulé « Soir historique », il voyait d'abord « l'Allemagne s'échafaud[er] vers des lunes », et seulement après, « les déserts tartares s'éclair[er], les révoltes anciennes grouill[er] dans le centre du Céleste Empire » – la Chine.

Sans doute aussi était-il à la recherche d'un emploi, comme celui qu'il avait occupé à la fin de son dernier séjour en Angleterre. À Stuttgart, qui est alors une ville de 65 000 habitants, il va trouver une place de précepteur auprès d'un pasteur en retraite, Ernst Rudolf Wagner, qui l'a logé 7 Hasenbergstrasse (rue de la Montagne aux lièvres), au sud-ouest de la ville, à la lisière de la campagne. Il s'est mis à « fouailler la langue avec frénésie » et il

était désireux de prendre des leçons particulières en allemand, en donnant, en échange, des leçons de français. Sa mère, qui avait payé le voyage, lui avait assuré quelques minces ressources financières.

De son côté, Verlaine allait sortir de la prison de Mons le 15 janvier 1875, six mois avant la date prévue, en raison de sa conduite obéissante et de son retour vibrant à la religion catholique. Après un court séjour à Fampoux, où il avait retrouvé sa mère, il avait fait un saut à Paris, avec l'espoir déçu d'une entrevue avec Mathilde, puis il avait fait une retraite de quelques jours, dans une chartreuse près de Montreuil-sur-Mer. Il avait hâte de retrouver Rimbaud et il y parvint, par l'entremise de Delahaye. À la lettre que lui avait adressée leur ami commun devenu professeur, Arthur avait fini par répondre : « Ça m'est égal, oui, donne mon adresse au Loyola. » C'est dire s'il n'avait aucune sympathie pour la conversion de ce Verlaine qui avait cru retrouver la sagesse, sinon la sainteté.

Le séjour de Verlaine à Stuttgart ne dura même pas trois jours. Ils ne s'étaient entendus sur rien. Rimbaud avait pris « plaisir à griser outrageusement l'apôtre », comme l'a écrit Delahaye. Peut-être même, à l'en croire, se seraient-ils battus en pleine campagne, au bord du Neckar, « non plus à coup de paroles, mais à coup de poing, dans la nuit, sous la clarté lunaire » – Rimbaud, dans une lettre à

Delahaye de février 1875, a écrit que, « trois heures après » son arrivée, « un chapelet aux pinces », Verlaine « avait renié son dieu et fait saigner les 98 plaies de N.S. ».

À son départ précipité, Verlaine reçut du moins de Rimbaud une mission dont il a fait part à Delahaye, seulement le 1^{er} mai, dans une lettre adressée de Stickney, en Angleterre, où il était alors depuis le mois de mars : « Envoyer pour être imprimés des poèmes en prose siens, que j'avais », à Nouveau, « alors à Bruxelles ». Il s'en serait acquitté, mais on ignore si le destinataire était encore à Bruxelles et s'il avait reçu l'envoi.

À partir du 15 mars, Rimbaud lui-même avait déménagé dans Stuttgart au 2 rue de la Marienstrasse, plus proche du centre-ville, où il disposait d'une plus grande chambre. Il en avertit sa mère, lui demande encore quelque argent, mais c'est pour une suite du voyage, toujours seul, en direction de l'Italie.

Il franchit à pied le passage du Saint-Gothard, arrive à Milan où il est logé chez une veuve très civile (*vedova molto civile*), 39 piazza del Duomo près de la cathédrale. Il a tenu à lui offrir un exemplaire d'*Une saison en enfer*. Pourtant, semble-t-il, il n'écrivait plus et, après être resté un mois à Milan, il hésitait entre deux projets : se rendre en Espagne, peut-être pour s'y engager dans l'armée des

carlistes, ou en Grèce dans une île des Cyclades, où un nommé Henri Mercier, qu'il avait connu à Paris, possédait une fabrique de savons. Le second de ces projets l'emporta, il partit à pied en direction du sud de l'Italie pour s'embarquer à Brindisi, mais fut victime d'une insolation sur la route de Livourne, et rapatrié par le consul de France qui le confia à un vapeur à destination de Marseille. Là il fut soigné, renonça à son projet espagnol. Il y retrouva Mercier, qui était de passage, mais il renonça aussi au projet grec qui l'avait d'abord tenté.

Il ne revint à Charleville qu'à la mi-août de cette année 1875, après un bref séjour parisien en juillet sur lequel on est peu renseigné. Peut-être fut-il de nouveau logé par Cabaner, l'ancien barman du Cercle zutique, qui disait en gémissant : « Ce chat malfaisant de Rimbaud est encore revenu. » Sans doute cet hôte peu accueillant se souvenait-il du « chat des Monts-Rocheux » dont Rimbaud avait parlé en 1872 dans son poème « Honte » en se désignant lui-même.

Il est possible aussi que sa mère et sa sœur l'aient rejoint à Paris en cet été de 1875, comme elles l'avaient fait à Londres en 1874. La jeune Vitalie souffrait d'une maladie inquiétante et, plus qu'à Charleville, on devait pouvoir trouver dans la capitale le médecin compétent.

Au retour dans sa ville natale, Arthur a la surprise de se trouver dans un nouvel appartement familial, 31 rue Barthélemy. Pour une fois, il s'y installe, et il s'initie au piano sur l'instrument du propriétaire de la maison, M. Lefèvre, avec son fils Charles. Il se renseigne sur la préparation d'un baccalauréat scientifique. Surtout il redoute d'avoir à faire son service militaire, car il va avoir 21 ans le 20 octobre 1875. Dans la lettre qu'il adresse à Ernest Delahaye, le 14 de ce mois, il insère ce qu'on a voulu considérer comme son dernier poème, « Rêve », où il évoque à l'avance ce que pourrait être la chambrée de nuit dans la caserne, suivi d'une « Valse » qu'il danserait avec le fils Lefèvre.

Au temps du surréalisme, dans son *Anthologie de l'humour noir* (1939), André Breton voudra considérer comme le chef-d'œuvre de Rimbaud cette évocation de la chambrée de nuit en quelques vers, « Rêve » de bouffe, suivi d'une « Valse » où il danserait avec son jeune voisin. Mais on ne peut s'empêcher de penser que si, ça « C'est la vie ! » (huitième vers de « Rêve »), elle est plus absente que jamais, comme il le craignait autrefois.

C'est en tout cas son tout dernier poème, en cette fin d'année 1875, bientôt assombrie par le décès de sa sœur Vitalie, le 18 décembre. Quelques jours auparavant, le 12, Verlaine, alors de nouveau en Angleterre, lui avait adressé par l'intermédiaire

de Delahaye une lettre qui ne lui fut peut-être jamais remise, où il refusait de désormais l'*entretenir*. C'est le mot employé par Verlaine, qui ajoutait : « Où irait mon argent ? À des filles, à des cabaretiers ? Leçons de piano ? Quelle "colle" : Est-ce que ta mère ne consentirait pas à t'en payer, voyons donc !... »

Ce fut la dernière lettre de Verlaine à Rimbaud, qui ne lui répondit pas et allait devenir pour lui « l'homme aux semelles de vent ». Leur liaison appartenait désormais à un passé rejeté par l'un comme par l'autre. Ils ne devaient jamais se revoir, même si Verlaine, en pensée et dans ses écrits, lui est resté plus fidèle que le Rimbaud libéré ait pu le croire.

Partir, désormais ce devait être pour Arthur partir seul. Et ce *partir* me semble prendre une valeur absolue après la rupture définitive avec Verlaine. C'est cette valeur absolue que René Char a donnée à un tel départ dans la phrase que j'ai citée en commençant :

« Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud. »

Les premières semaines de l'année 1876 furent exceptionnellement pluvieuses, et c'est l'une des raisons pour lesquelles Arthur fut confiné à Charleville, « obligé de garder la chambre » comme l'écrivait Delahaye à Verlaine, de Rethel, au mois de

février. Se lança-t-il dans l'étude du russe, comme on l'a prétendu ? Et est-ce vers la Russie qu'il se dirigeait quand, au mois de mars, il se trouvait en Autriche, à Vienne, où il fut victime d'un cocher de fiacre qui le dépouilla de ses vêtements et lui vola le peu d'argent qu'il avait sur lui, le contraignant ainsi à regagner les Ardennes ?

D'autres hypothèses sont possibles. Après l'expérience de Stuttgart, il aurait pu continuer à Vienne son apprentissage de l'allemand. Mais peut-être vaut-il mieux rappeler deux de ses projets antérieurs. Après la mésaventure italienne, il pouvait passer par la terre pour rejoindre la Grèce et travailler dans l'entreprise d'Henri Mercier. On ne saurait oublier son autre projet, espagnol celui-ci, un engagement militaire chez les carlistes. C'est en tout cas une tentative de ce genre qui allait, après un bref retour en famille, diriger ses pas vers la Hollande.

Ayant entendu parler des avantages offerts aux volontaires que recrutait l'armée coloniale néerlandaise pour réprimer une révolte à Java, il a décidé de s'engager dans ces troupes, ce qui devait lui permettre de toucher la prime de 300 florins et de découvrir un autre continent. Le voilà donc embarqué, le 10 juin 1876, au port du Helder, sur le *Prins van Orange*. Le 19 juillet, après être passé pour la première fois de sa vie par le canal de Suez, il

débarqua dans l'île de Java, le 22 juillet, à Batavia (aujourd'hui Djakarta). De là il fut conduit à Salatiga, à l'intérieur de l'île, où était cantonné le premier bataillon d'infanterie. Dès le 15 août, il fut porté déserteur, ayant profité d'une messe catholique pour se cacher. Il s'était enfui, et après une très longue marche à pied, il parvint à s'embarquer le 30 août sur un navire en partance pour l'Europe, le *Wandering Chief*, un voilier écossais, qui passait par Le Cap et qui arriva à destination, Queenstown, en Irlande, le 6 décembre. Après avoir traversé l'Angleterre en chemin de fer, Rimbaud put rejoindre Le Havre en bateau. De là, il regagna Charleville le 9 décembre, ne s'arrêtant à Paris que pour changer de gare. À Delahaye qui lui demanda un mois après, « Et quand repars-tu ? », il aurait répondu : « Le plus tôt possible. »

Après un assez long séjour en famille, on retrouve Arthur de nouveau en Allemagne, à Brême, en mai 1877, où il adresse une requête au consul des États-Unis, disant qu'il « souhaiterait être informé des conditions dans lesquelles il serait possible de s'engager immédiatement dans la marine américaine ». « Marine », c'était le titre d'un poème en vers libre dans les *Illuminations*, où « les ornières immenses du reflux / Filent circulairement vers l'est ». C'est vers l'ouest qu'après l'épisode de Java, il envisageait de se diriger cette fois, Brême

étant alors « la principale ville allemande d'émigration vers les États-Unis », comme l'a souligné Jean-Jacques Lefrère dans sa biographie.

Cette demande semble être restée sans suite. De Brême, Rimbaud gagna Hambourg, Copenhague, et peut-être Stockholm où il se serait mis au service du cirque Loisset, établissement français donnant des spectacles en Suède tout au long de l'année. Delahaye, qui l'a caricaturé trinquant avec un ours polaire, avait peut-être eu connaissance de celle des *Illuminations*, « Dévotion », où la Circé de l'*Odyssée* est devenue « Circeto des hautes glaces, grasse comme le poisson, et enluminée comme les dix mois de la nuit rouge », dans ce « chaos polaire » vers lequel il était peut-être attiré, comme l'avait été Chateaubriand en Amérique, mais qu'il n'avait jamais vu.

De retour à Charleville, il allait changer complètement d'orientation. Après le Nord, ce n'était plus l'Ouest, mais de nouveau l'Est, et plus exactement le Sud-Est qui l'attirait. En septembre 1877, une première tentative à destination d'Alexandrie fut interrompue par une fièvre gastrique, entre Marseille et l'Italie où il fut débarqué avant d'être soigné, puis ramené en bateau à Marseille, et de là – à pied, si l'on en croit sa sœur Isabelle – à Charleville, puis dans une autre petite

maison de campagne dont sa mère avait hérité, à Saint-Laurent, près de Mézières.

Ses déplacements restent incertains en 1878. On sait en revanche qu'au cours de l'été il était à Roche, participant même à la moisson avec son frère Frédéric, qui avait quitté l'armée.

Le jour de son vingt-quatrième anniversaire, donc le 20 octobre de cette année-là, il voulut de nouveau se rendre dans cette Alexandrie qu'il avait manquée. Il passa cette fois par la Suisse pour gagner l'Italie et s'embarquer à Gênes, sans savoir que son père venait de mourir à Dijon. La longue lettre adressée à sa famille le dimanche 17 novembre 1878 n'y fait donc pas allusion; mais elle est considérée à juste titre comme un bel exercice de style avec le récit de la traversée du Gothard. Et c'est là sans doute que l'écrivain continue à se manifester en lui et sous sa plume, sans qu'il se soucie de la littérature.

Le 19 novembre 1878, il s'embarqua pour Alexandrie; à défaut d'y trouver un emploi fixe sur place, il accepta en fin d'année de partir pour l'île de Chypre et d'être engagé comme « interprète », ou sans doute plus exactement comme contremaître, dans une équipe d'ouvriers carriers qui y travaillaient pour une firme française, la maison Ernest Jean et Thial fils.

Il y prit ses fonctions le 16 décembre, dans un chantier éloigné de Larnaca, la ville portuaire où l'entreprise avait ses bureaux. Les ouvriers s'employaient à faire sauter à la dynamite les rochers de la montagne, et de là les blocs étaient transportés par voie maritime.

Le semestre qu'il y passa, le premier de l'année 1879, fut marqué par une querelle avec les ouvriers, dont il accusait certains de vol. Atteint par une épidémie au mois de mai, il décida de revenir en France pour y être soigné. À Roche, le médecin diagnostiqua une fièvre typhoïde. Au cours de l'été, il put pourtant participer de nouveau avec son frère Frédéric à la moisson.

Delahaye fut alors reçu dans la maison familiale. Il fut étonné de trouver son ancien camarade encore changé, le visage durci, avec le teint sombre d'un Kabyle, mais une barbe blanche, et une voix devenue grave et profonde. Après le dîner du soir, il lui demanda « s'il pensait toujours... à la littérature ». Avec un petit rire, Arthur répondit : « Je ne m'occupe plus de ça. » Ils évitèrent, semble-t-il, de parler de Verlaine, avec qui pourtant Delahaye était resté en contact fréquent.

Dès les premiers froids de l'automne 1879, Rimbaud voulut repartir. Mais à Marseille une rechute le contraignit à revenir se soigner en famille pendant l'hiver. Et c'est seulement au mois de

mars 1880, qu'il s'embarqua pour Alexandrie, puis de là pour Chypre où il dut trouver un nouvel emploi, l'entreprise Ernest Jean et Thial fils ayant fait faillite. Il fut embauché comme chef d'équipe dans une compagnie chargée de construire une résidence d'été pour le gouverneur anglais et sa famille sur le mont Troodos. Malgré l'air très sain, il sentait que sa santé restait fragile.

Il repartit vers la fin juin, peut-être à la suite d'une violente querelle avec un ouvrier indigène. Déjà en 1879, il avait dû demander des armes pour se défendre. En 1880 l'atmosphère était plus trouble encore. On n'en sait guère plus au sujet de ce qu'un autre voyageur a appelé un « méfait ». Peut-être même y eut-il mort d'homme. C'est l'un des mystères Rimbaud.

Mais, pour nous, le mystère le plus grand reste l'abandon de la littérature.

8

L'AFRIQUE, DE DÉPART EN DÉPART

Ce « Je ne m'occupe plus de ça », en 1879, est révélateur d'un abandon volontaire de la création poétique. Le temps de l'Afrique est arrivé à partir du moment où, en juillet 1880, ayant franchi le canal de Suez, Rimbaud cherche du travail dans les ports de la mer Rouge, aboutissant à Aden, en Arabie, où il est engagé en août par la compagnie lyonnaise Mazeran, Vianney et Bardey frères pour surveiller le triage de l'emballage du café.

Dès le mois de décembre 1880, il choisit de rejoindre l'agence que cette firme vient de fonder à Harar, sur le plateau abyssin. C'est le temps du commerce, mais aussi de l'exploration. En témoigne le rapport sur l'Ogadine qu'il rédige et qui sera transmis par l'un de ses patrons, Alfred Bardey, au siège de la Société de géographie, à Paris. On peut considérer que c'est une publication inattendue, dans le bulletin de cette société, et probablement aussi inconnue de lui que celle de certains de ses poèmes, dont le sonnet des « Voyelles », le « Bateau ivre » et « Les Effarés », qui ont été révélés par

Verlaine dans la première série des *Poètes maudits* publiée en 1883-1884.

La rupture avec les Bardey, en octobre 1885, précède une autre aventure commerciale, plus décevante encore. Rimbaud a signé un contrat avec un autre négociant français, Pierre Labatut, pour aller vendre des armes d'occasion au jeune roi du Choa, Ménélik II. Le convoi va rester immobilisé pendant un an dans l'un des ports de la mer Rouge, Tadjoura, proche de la colonie française de Djibouti. Or curieusement, c'est pendant cette période, en 1886, et sans qu'il le sache, que sont publiés à Paris, dans la revue *La Vogue*, l'un de ses poèmes de 1871, « Les Premières communions », puis certaines des *Illuminations*, mêlées de poèmes de 1872. Cette publication en revue est interrompue au mois de juin 1886, car on l'a dit et cru mort. Verlaine lui-même a un doute quand il est chargé d'écrire la préface d'une plaquette regroupant les *Illuminations* et précédant la réédition d'*Une saison en enfer* aux éditions de *La Vogue* en septembre 1886.

Il est très probable que Rimbaud, toujours vivant, ignorait ces publications quand, après la mort du patron, Pierre Labatut, la caravane transportant les armes put enfin quitter Tadjoura, en octobre 1886, et quelques mois plus tard céder les armes dans des conditions désastreuses au roi du Choa.

Inévitablement déçu, Rimbaud décide alors de se rendre au Caire où il arrive à la fin du mois d'août 1887, portant sur lui tout son or. Il est invité à publier dans *Le Bosphore égyptien* une longue lettre concernant les pays qu'il a traversés en Abyssinie.

De retour à Harar, en mai 1888, renonçant au décevant trafic d'armes, il fonde une entreprise commerciale, avec l'aide et en quelque sorte sous le patronage de César Tian, négociant français à Aden. Il reste d'ailleurs en contact avec le conseiller de Ménélik, un ingénieur suisse, Alfred Ilg avec lequel il entretient une correspondance réconfortante. Mais le commerce à Harar ne laisse pas d'être difficile. En 1889, Rimbaud est aux prises avec les indigènes, à la suite d'une affaire de chiens empoisonnés. On l'accuse même de trafic d'esclaves. Et surtout la dette ne cesse de s'alourdir et les déplacements à cheval l'épuisent.

Au moment où, dans une lettre à sa mère datée du 10 novembre 1890, il se veut libre de « liquider [s]es affaires dès qu'il [lui] conviendra » et même « libre de voyager », la maladie va le contraindre à un tout autre départ. Bientôt et toujours dans des lettres à sa mère, il va exposer ses douleurs physiques, en particulier ce qu'il croit être un rhumatisme à la jambe droite qui se révélera être un cancer osseux. Après un terrible trajet en convoi qui

le conduit à Aden en avril 1891, puis après une traversée épuisante de la Méditerranée jusqu'au port de Marseille, il entre dans cette ville à l'hôpital de la Conception où les médecins prescrivent l'amputation et préviennent : « Danger mort. »

« Je ne suis plus qu'un tronçon immobile », écrit-il le 10 juillet à sa sœur Isabelle, qui, après un bref passage d'Arthur dans la propriété familiale de Roche, l'accompagnera dans un inévitable retour à l'hôpital de Marseille jusqu'à sa mort, le matin du 10 novembre 1891.

Le jour précédant son décès, il avait dicté à Isabelle une lettre adressée à un directeur, qui était sans doute celui des Messageries maritimes à Marseille. Elle s'ouvrait sur un solde bien différent de celui qui était évoqué dans celle des *Illuminations* qui porte ce titre. C'est comme un inventaire de dents d'éléphants, l'un de ses commerces à Harar. Puis, il se déclare désireux de partir :

M. le Directeur,

Je viens vous demander si je n'ai rien laissé à votre compte. Je désire changer aujourd'hui de ce service-ci dont je ne connais même pas le nom, mais en tout cas que ce soit le service d'Aphinar. Tous ces services sont là partout et moi, impotent, malheureux, je ne peux rien trouver, le premier chien dans la rue vous dira cela, envoyez-moi donc le prix des services d'Aphinar à Suez. Je suis complètement paralysé donc je

désire me trouver de bonne heure à bord, dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord.

Où veut-il aller ? Rien ne le précise dans cette lettre. Mais on peut penser à ce qu'écrivait George Sand dans la notice d'*Un hiver à Majorque* : « Il ne s'agit pas tant de voyager que de partir. »

UN ÉPILOGUE INATTENDU

Curieusement, en ce jour du 10 novembre 1891 qui fut celui de son ultime départ de la vie, était saisi chez les libraires et retiré du commerce un petit volume réunissant des poèmes d'Arthur Rimbaud, *Le Reliquaire*. La veille, le 9, avait eu lieu la saisie chez l'éditeur lui-même, Léon Genonceaux qui, sans l'accord de celui qui en avait pris l'initiative et avait écrit une préface, Rodolphe Darzens, avait fait imprimer et tirer cette plaquette à 550 exemplaires. C'est, semble-t-il, l'éditeur qui avait choisi ce titre. Il avait repris comme préface un texte précédemment écrit par Darzens, mais sans le consulter, car leur relation s'était dégradée.

Ce Rodolphe Darzens était né en 1865. Il était très jeune quand il avait fait la connaissance de Paul Demeny à qui Arthur Rimbaud avait confié ses poèmes lors de son second départ de Douai, le 1^{er} novembre 1870. Demeny, devenu directeur de la revue *La Jeune France*, avait fait confiance à ce jeune Darzens, l'avait pris comme secrétaire de sa revue, et lui avait confié en 1887 et même probablement

vendu les manuscrits de ces poèmes qu'il avait eu soin de ne pas détruire, – malgré la demande que Rimbaud lui avait faite dans sa lettre du 10 juin 1871. Verlaine n'avait repris, à partir d'autres manuscrits qu'il possédait, que « Les Effarés », dans la première série des *Poètes maudits*, réunie par l'éditeur Vanier en 1884 dans une plaquette qui avait révélé à Darzens ce Rimbaud alors presque inconnu.

La querelle entre Darzens et Genonceaux, la saisie du *Reliquaire* à laquelle elle venait d'aboutir, suivie d'une nouvelle saisie de la plaquette sans préface, n'allaient pas faire sombrer les poèmes de Rimbaud de 1870 dans le néant ni dans l'oubli. Au contraire. Quelques exemplaires continuèrent à circuler. Certains furent même mis en vente, avec la préface et la date de 1892, après la fuite de l'éditeur en Belgique et sans que son nom soit mentionné.

Les poèmes des *Cahiers de Douai* survivaient donc à leur auteur. Malgré un refus d'Isabelle, qui avait fini par céder, et avec l'aide de Verlaine qui fut chargé d'écrire la préface, son éditeur, Léon Vanier, après une tentative manquée de réédition du *Reliquaire*, fit la place qu'ils méritaient aux premiers poèmes de Rimbaud dans l'édition des *Poésies complètes* publiée en 1895.

Le départ de l'œuvre de Rimbaud auquel Verlaine avait contribué dès 1883 allait donc être décisif, et il allait devenir l'exemple même de ce

« Génie » des *Illuminations* qui, comme l'a écrit Clara Nouvel dans une belle étude publiée par les éditions Ellipses à l'intention des candidats au CAPES de Lettres modernes en 2025, « dans sa célérité, verse sur le monde un amour infini ».

Bibliographie

La bibliographie rimbaldivienne est très riche. Ont été retenus dans ce choix des ouvrages divers et essentiels.

TÉMOIGNAGES

Ernest DELAHAYE, *Rimbaud. L'artiste et l'être moral*, Albert Messein, 1923, rééd. dans *Delahaye, témoin de Rimbaud*, édition de Frédéric Eigeldinger et André Gendre, Neuchâtel, À la Baconnière, 1974.

Georges IZAMBARD, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, Paris, Mercure de France, 1946.

BIOGRAPHIES

L'ouvrage majeur est celui du regretté Jean-Jacques LEFRÈRE, *Arthur Rimbaud*, Paris, Fayard, 2001 (édition citée). [Une réédition est parue en 2020 aux éditions Robert Laffont, dans la collection « Bouquins ».]

ÉDITIONS

Œuvres complètes, éd. André Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009 (nouvelle édition, 2023). [C'est l'édition la plus complète, régulièrement mise à jour.]

Œuvre-vie, éd. du centenaire dirigée par Alain Borer, Paris, Arléa, 1991. [Fin connaisseur et de Rimbaud

et de l'Afrique, Alain Borer est l'actuel président des Amis de Rimbaud.]

En poche, édition citée : *Poésies. Une saison en enfer, Illuminations*, préface de René Char, éd. établie par Louis Forestier, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1965 (réédition 2021).

Correspondance, éd. de Jean-Jacques Lefrère, Paris, Fayard, 2007.

L'Œuvre intégrale manuscrite, éd. de Claude Jeancolas, Paris, Éditions Textuel, 1996, 3 vol. [Travail remarquable d'un rimbaldien passionné, fin connaisseur de l'Afrique, et décédé en 2016.]

ÉTUDE DES ŒUVRES

Jean-Pierre GIUSTO, *Rimbaud créateur*, Paris, Presses universitaires de France, 1980. [Ouvrage marquant d'un ancien normalien devenu professeur à l'université de Valenciennes, prématurément disparu en 2001.]

Steve MURPHY, *Le Premier Rimbaud ou l'apprentissage de la subversion*, Lyon/Paris, Presses universitaires de Lyon/Éditions du CNRS, 1990. [Cet ouvrage très neuf se situe au départ du futur professeur à l'université de Rennes, auteur par la suite d'éditions savantes indispensables pour une connaissance approfondie des œuvres de Rimbaud.]

Yoshikazu NAKAJI, *Combat spirituel ou immense dérision ? Essai d'analyse textuelle d'Une Saison en enfer*, Paris, José Corti, 1987. [Étude savante et personnelle d'un éminent professeur à l'université de Tokyo.]

André GUYAUX, *Poétique du fragment. Essai sur les Illuminations de Rimbaud*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1985. [Ouvrage très éclairant de celui qui allait devenir à la Sorbonne le grand maître des études rimbaldiennes, également membre de l'Académie royale de Belgique.]

DICTIONNAIRES

Dictionnaire Rimbaud, dir. Jean-Baptiste Baronian, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2014.

Dictionnaire Rimbaud, dir. Adrien Cavallaro, Yann Frémy et Alain Vaillant, Paris, Classiques Garnier, 2021.

RÉFLEXIONS

Yves BONNEFOY, *Notre besoin de Rimbaud*, Paris, Le Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2009. [Approche profonde et personnelle d'un poète majeur.]

ÉTIEMBLE, *Le Mythe de Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1961, 2 vol. (édition révisée). [Approche personnelle et critique d'un grand maître de la Sorbonne.]

Michel MURAT, *L'Art de Rimbaud*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2002 (nouvelle édition, 2013). [Approche neuve et analyse fine par un autre grand professeur de la Sorbonne.]

SUR ERNEST PIGNON-ERNEST

André VELTER, *Ernest Pignon-Ernest*, Paris, Gallimard, 2022 (2014).

À propos de l'image de couverture

C'est bien sous le signe de « partir » que se présente le célèbre portrait de Rimbaud dû à Ernest Pignon-Ernest, membre de l'Académie des beaux-arts. L'image de ce « Rimbaud vagabond » s'est imposée comme une « véritable icône des temps modernes » selon l'expression d'André Velter. Pour lui, c'était « le vagabond arrivant d'ailleurs ». Des sérigraphies, tirées dès l'origine en 1978 à plusieurs exemplaires, furent collées dans différents lieux, sur différentes surfaces, et nous permettent encore aujourd'hui de nous trouver devant ce vagabond volontaire en partance pour un ailleurs.

Né à Nice en 1942, Ernest Pignon-Ernest a passé une partie de sa jeunesse en Provence, où il a fait la connaissance de René Char. Le célèbre poème de l'écrivain, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud », est peut-être à l'origine de ces images grandeur nature du jeune poète. Ernest Pignon-Ernest a lui-même suggéré que l'image de Rimbaud partant pouvait faire apparaître partout « un Rimbaud différent, pluriel, éphémère, errant... ». Tel, peut-être, celui du présent livre.

Ernest PIGNON-ERNEST, *Rimbaud*.



Table des matières

<i>Introduction</i>	4
1. LE DÉPART DANS LA VIE. L'ENTRÉE DANS UNE FAMILLE MAUDITE ?.....	9
2. L'ANNÉE 1870. DOUBLE DÉPART	17
3. 1871 : DÉPARTS POUR UN PARIS. ENFIN TROUVÉ, ET RETROUVÉ.....	29
4. 1872 : DÉPARTS À DEUX.....	53
5. 1873 : FATALS RETOURS. ET ATTENTE D'UN NOUVEAU DÉPART	67
6. 1874. L'ANGLETERRE, ET LES <i>ILLUMINATIONS</i> SANS VERLAINE.....	81
7. LE CHOIX DU DÉPART SOLITAIRE OU LES ERRANCES D'UN INCERTAIN.....	91
8. L'AFRIQUE, DE DÉPART EN DÉPART	105
<i>Un épilogue inattendu</i>	112
<i>Bibliographie</i>	117
<i>À propos de l'image de couverture</i>	120

Achevé d'imprimer sur les presses
de Sepec Imprimerie à Péronnas
Dépôt légal :
N° d'impression :
IMPRIMÉ EN FRANCE